Histoire littéraire.

L'histoire littéraire immanente dans la poésie latine, éd. Ernst A. Schmidt avec la participation de F. Paschoud et Cl. Wick (Entretiens sur l'Antiquité classique, tome 47) : Vandœuvres-Genève, Fondation Hardt, 2001, 406 pages

Ces entretiens de la Fondation Hardt sont consacrés à une *Quellenforschung* non d'une tradition, mais d'une modernité, voire de la romanité d'une littérature latine de cumul. Aussi est-il question non d'une recherche scolastique des sources textuelles, mais des divers modes de réception et de mise en œuvre, des modèles (grecs et latins), mis à l'épreuve de leurs diverses réécritures artistiques, au cours de l'histoire littéraire latine. Sont ainsi pris en compte le statut de la création poétique, la fonction du poète, la réception en continuité et rupture pour une innovation individuelle, les codes d'une tradition qui est constamment revue et corrigée par une nouvelle interprétation, dans des intentionnalités d'auteurs différenciés et pour l'histoire d'une romanité en perpétuelle évolution historique et sociologique. L'ensemble, qui vise à montrer les multiples potentialités du sens textuel, repose sur la prise en compte de disciplines variées : sémiotique, histoire des genres et des idées littéraires, stylistique comparée, réflexivité métaphorique et allégorique, poétique de l'écriture, travail herméneutique. Il est composé de huit exposés, suivis du compte rendu de discussions intéressantes. On ne saurait résumer ici le contenu de chacune des communications. On se contentera d'en dessiner à grands traits les orientations majeures, qui, très complémentaires, offrent une histoire originale de l'écriture littéraire latine. Instructive est en la matière l'introduction générale de Ernst A. Schmidt, prolégomènes autant que synthèse de l'ensemble.

1) Jürgen P. Schwindt (*Literaturgeschichtsschreibung und immanente Literaturgeschichte. Bausteine literarhistorischen Bewusstseins in Rom*) examine les rapports agonistiques entre les substrats gréco-romains d'une littérature latine modélisée et les distorsions inévitables d'une littérature incarnée dans le temps.

Sont ainsi discutés les concepts de tradition et modernité, sources multiples, réinterprétations personnelles, changement de mentalités. Du fait du vaste potentiel hérité, d'ordre polyphonique et polymorphique, résultent des écritures en fragments, porteuses de diverses focalisations historiques, philologiques, rhétoriques, philosophiques. Des nouvelles mises en œuvre et interprétations naissent de nouveaux contextes. L'étude est menée notamment à partir de Varron polygraphe et de Cicéron mêlant politique, rhétorique et autobiographie. Mais elle s'étend aussi à des auteurs aussi différents et historiquement mêlés que Velleius Paterculus, Quintilien, Cornelius Nepos, Sénèque le Père, Horace, Tacite, voire à une période dans ses diverses synchronies comme celle de la République. 2) Avec l'exposé de Arnd Kerkhecker (*Zur internen Gattunggeschichte der römischen Epik : das Beispiel Ennius*), le titre indique clairement que cette réflexion est consacrée aux actes fondateurs de l'écriture épique latine et plus précisément à Ennius. Mais le point de vue adopté renouvelle le traitement habituel du palimpseste grec. Par-delà Homère, voire Hésiode, sont examinées les influences conjointes de Callimaque, Euphorion et d'une manière générale de la littérature hellénistique. Cette complexité des sources possibles est propre à expliquer tout à la fois la polygraphie ennienne (épopée **et** histoire, tragédies, comédies, satire, épigramme, philosophie, grammaire) et la modernité autant que les innovations, formelles et idéologiques, voire idéelles, d'un *poeta nouus* qui use de la culture grecque pour proclamer le même, mais plus encore l'autre. L'héritage de ce passé sans cesse revisité est illustré par Lucrèce, Cicéron, Varron, Virgile, notamment. 3) La troisième intervention (*Das Selbstverständnis spätrepublikanischer und frühaugusteischer Dichter in ihrer Beziehung zu griechischer und frührömischer Dichtung*) est celle de Ernst A. Schmidt, qui a préparé et dirigé ces Entretiens. Si le titre indique avec clarté la direction de la recherche, originale et fructueuse s'avère cette confrontation non seulement avec les formes explicites et implicites de l'héritage gréco-hellénistique, mais plus encore entre la haute et la basse république ainsi que l'époque augustéenne. On relèvera ainsi la nouveauté des analyses sur l'*epos* autobiographique. On le voit avec Cicéron dont la dette va autant aux modèles grecs et alexandrins qu'à un Ennius dont l'écriture multiple, déjà évoquée par Arnd Kerkhecker, est examinée en vue de dégager un Manifeste littéraire revendiqué comme tel : fr. 210 Sk : *nos ausi reserare*. Non moins instructives sont ces analyses sur le savoir acquis et la réception innovante d'un Lucrèce (*auia Pieridum peragro loca*), sur les audaces et renouvellements, propres à tenir lieu de critique littéraire, de Catulle, Virgile, Horace et plus encore Ovide. 4) Avec Alain Deremetz (*Énée aède. Tradition auctoriale et (re)fondation d'un genre*), une fois encore le titre, bien choisi comme chacun de ceux du recueil, résume parfaitement l'orientation majeure de la réflexion. Dans la continuité de Genette, mais plus encore de ses propres travaux, A. Deremetz réfléchit sur le contenu d'une écriture littéraire, Art poétique en métaphorisation et thématisation. Sensible au phénomène architextuel, il en reprend les trois niveaux habituels : intertextuel (voire autotextuel) des citations, allusions, topiques ; métatextuel d'une réception sélective et critique ; hypertextuel d'une réécriture revue et corrigée du ou des modèles. Ces principes sont appliqués à l'*Énéide* de Virgile, comparée aux deux épopées homériques. Le récit de réminiscence rétrospective d'Énée, précédé du chant d'Iopas, est ainsi comparé à ceux de Démodocos et d'Ulysse. La finalité est de faire ressortir les différences fondamentales qui séparent le modèle et sa copie, sans jamais ruiner une réception de reconnaissance. Chez Homère se dégagent trois fonctions de l'écriture : narrative (biographie d'Ulysse) ; sociologique (fonction de l'aède) ; générique (une *Iliade* intégrée à l'*Odyssée*), si bien qu'Ulysse est montré en aède rival de l'aède officiel. Chez Virgile, où prédomine la métaphore du tissage, apparaissent non seulement une

imitation thématisée, des trans-modélisations et une rivalité en *analogon*, mais plus encore un mélange des sources, si bien qu'à Homère il convient d'adjoindre les poètes du Cycle et les données de la poésie alexandrine ainsi que Hésiode, Empédocle, Aratos, la tradition orphique, Livius Andronicus, Naevius, Ennius, Lucrèce et, mieux encore, une autotextualité visant à intégrer les *Bucoliques* et les *Géorgiques*. D'une manière plus générale, on assiste à une convergence dans l'*Énéide* de tous les genres nés de l'épopée d'Homère (dont la tragédie, l'élégie). Aussi la conclusion invite-t-elle à réfléchir sur un Ovide capable de « rappeler à son glorieux prédécesseur que sa prétention est celle de tous les poètes et de toutes les œuvres et qu'il convient d'admettre qu'il n'existe jamais rien qui ne puisse être dépassé, en vertu de la loi du temps qui fait que toute fin est toujours un commencement » (p. 175). 5) Elaine Fantham (*Roman Elegy : Problems of self-definition and redirection*) pose un problème de poétique : celui de la définition générique et de la nature de l'écriture élégiaque. Si mêlée soit-elle dans ses modes d'écriture (dont l'épique revisité par Callimaque), de nature subjective, l'élégie d'amour n'exclut pas l'autobiographie ni le discours de défense de l'*apologia*, comme le montre l'œuvre d'Ovide. Quoi qu'il en soit, elle est régie par des règles et des codes d'écriture qui lui sont propres, si bien qu'elle est une matière formelle bien établie, même si elle admet, plus généralement, des allusions littéraires complexes et une dimension politique. La diachronie latine du genre est traitée avec finesse et originalité. Instructive est par exemple l'étude consacrée à l'élégie avant Ovide et en particulier à un Gallus qui, nourri d'Hésiode et adaptant Euphorion, voire apollinien, n'a pas survécu à son siècle : alors que Virgile l'admirait, il n'est pas pris comme modèle par Properce ou Ovide, si bien qu'il pourrait avoir écrit des pastorales sophistiquées plutôt que des élégies. Différente est ainsi la démarche d'Ovide qui dans *Tristes*, II, dresse une liste maximale des poètes qui ont écrit sur l'amour et qui sont en droit de fonder une élégie, poésie d'une précarité non pas autobiographique, mais répétitive et " déceptive " ; tous les genres littéraires grecs et latins y trouvent une place — et pas seulement l'épopée et la tragédie. Différent est en revanche le point de vue de Properce dont la *recusatio* met l'accent sur une tension entre la visée épique et la vie privée. L'ensemble s'achève sur un héritage où Martial et Stace, *Silves*, occupent une place privilégiée. 6) Les *Silves* de Stace constituent précisément la part majeure de la communication de Stephen Hinds (*Cinna, Statius and " immanent literary History " in the cultural Economy*). Une esthétique d'époque est au cœur de cette réflexion : la beauté élitiste et architecturale des villas décrites est à comprendre comme la métaphore de l'écriture poétique : le poète construit un poème ornementé de noms, épithètes et souvenirs grecs, à la façon d'un catalogue culturel et à la manière d'un virtuose. Naples et Parthénopé côtoient ainsi les deux lyres thébaines d'Amphion et d'Orphée, sans que soient oubliés Virgile, Lucrèce ou Horace, pour une poésie spectaculaire et une nouvelle esthétique de la *uoluptas*. 7) Mario Citroni réfléchit pour sa part sur la notion de progrès artistique, à partir d'une double idée : celle, d'ordre aristotélicien, d'un style particulier à chaque écrivain, et celle d'une téléologie alexandrine partant d'un poète fondateur d'un genre auquel fait suite un principe de maturation et dont le terme est la réalisation de perfection. Dans cette analyse de nature diachronique, l'auteur s'intéresse aux poètes et prosateurs républicains, augustéens et impériaux pour mettre en évidence la recherche d'un espace de contestation disponible. On retiendra en particulier une fine étude sur les *Bucoliques* et les *Géorgiques* de Virgile. 8) Enfin Alessandro Barchiesi (*Genealogie letterarie nell'epica imperiale. Fondamentalismo e ironia*) réfléchit sur les modifications de l'histoire littéraire, qui sans renoncer aux modèles canoniques impose de nouveaux canevas. Pour le démontrer, il s'appuie sur les épopées de Valerius Flaccus, Silius Italicus et

Stace, revues et repensées par rapport non seulement à Homère ou Apollonios de Rhodes et Callimaque, mais surtout à Virgile et Lucain, sans omettre Ennius. Un mélange des genres et en particulier une tonalité élégiaque sont présentés comme capables d'introduire, par-delà des digressions, une ironie, véritable remise en question des héroïsmes hérités de la tradition et source d'une nouvelle écriture littéraire.

En conclusion, on ne peut que remercier François PASCHOUD, Ernst SCHMIDT et le Comité scientifique de la Fondation Hardt d'offrir aux amoureux de l'histoire littéraire latine un si bel ensemble de réflexions que l'on doit aux meilleurs spécialistes de ces questions.

Jacqueline DANGEL.

Hans Peter SYNDIKUS, *Catull. Eine Interpretation*. 3 tomes : *Erster Teil : Einleitung. Die kleinen Gedichte, 1-60* : Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, rééd. 2001^3 (1984^1, 1994^2), 293 pages ; *ibid.* : *Zweiter Teil : die grossen Gedichte (61-68)*, 2001^2 (1990^1), 299 pages ; *ibid.* : *Dritter Teil : die Epigramme (69-116)*, 2001^2 (1987^1), 179 pages.

Comme l'indiquent les références de l'ouvrage, le commentaire catullien de Hans Peter SYNDIKUS est une réédition des trois tomes dont la parution, voire la réimpression s'échelonnent de 1984 à 1994. Cette reprise est propre à manifester l'intérêt de cette réflexion. On appréciera la mise à jour bibliographique du troisième tome (p. 153-179), qui est propre à corriger une partie des reproches qu'adressait J. GRANAROLO à ce travail dans sa recension (*R.É.L.*, 65, 1987, p. 325-326). On regrettera pourtant une bibliographie trop sélective, même s'il est vrai que les travaux consacrés à Catulle sont si nombreux et divers qu'il est difficile de procéder à un relevé exhaustif. Je prendrai pour seuls exemples celle des c. 51, 63 et 64, très expurgée. Il reste que, comme le souligne l'auteur dans sa solide introduction de 60 pages du tome I, ce commentaire se veut traditionnel : il ne prétend aucunement révolutionner les études catulliennes et encore moins offrir une réflexion symbolique ou métapoétique. Aussi, pour l'ensemble des trois tomes, peut-on garder, sans modification aucune, ce jugement que J. GRANAROLO appliquait au seul tome I : « Il entend bien se maintenir dans la voie de la philologie classique, à savoir l'exégèse du texte sur la double base de la tradition de la tradition poétique et du monde où a vécu le poète ». D'une manière plus générale, comme mon prédécesseur, j'évoquerai la richesse des interprétations de H.P. SYNDIKUS, dont il est impossible de rendre compte ici, pour les 771 pages que compte l'ensemble. Je reprocherai seulement, comme d'autres l'ont fait, l'absence du texte catullien. Il s'agit là d'un hapax étonnant : un commentaire, dissertation ou séries d'« interprétations » au sens allemand du terme, qui se présente comme ici sous la forme d'une discussion textuelle minutieuse, linéaire et analytique plutôt que synthétique, requiert la référence constante aux données de l'écriture de chaque poème concerné. Cette absence est d'autant plus regrettable que l'auteur propose des leçons personnelles qui nécessitent la présence d'un apparat critique de référence. Aussi ne peut-on que rester méfiant à l'égard des restitutions et émendations perçues comme arbitraires, surtout lorsque manque, outre la tradition manuscrite, l'histoire du texte et de ses différentes lectures.

Ces reproches ne sauraient pourtant restreindre l'intérêt de ces commentaires dont le foisonnement et la multiplicité des points de vues retenus sont autant d'aides précieuses pour une (re)lecture jamais achevée et toujours neuve de la poésie catullienne.

Jacqueline DANGEL.

Reinhart Herzog — Peter Lebrecht Schmidt, *Die archaische Literatur von den Anfängen bis Sullas Tod. Die vorliterarische Periode und die Zeit von 240 bis 78 v. Chr.*, Erster Band (Handbuch der lateinischen Literatur der Antike : Handbuch der altertumwissenschaft) : Munich, Verlag C.H. Beck, 2002, 611 pages.

Cette histoire de la littérature latine pourrait rappeler celle de M. von Albrecht, *Geschichte der römischen Literatur*, dont le premier tome a été publié en 1992, si une confrontation même rapide ne montrait que les visées sont différentes, tout en restant très complémentaires. Certes, dans l'un et l'autre ouvrage, on relève un souci constant de la notion de romanité. Mais M. von Albrecht prêtait une attention particulière au fait littéraire proprement latin et, plus précisément, à des courants littéraires, à des manières stylistiques et à des tendances esthétiques affiliés entre eux, fût-ce au prix d'évolutions et de modifications historiques. Ainsi en allait-t-il, dans le premier volume, qui s'étend de la République à l'époque augustéenne : la langue, le style, les genres littéraires, les modalités expressives et leurs grands auteurs constituent l'essentiel de cette réflexion. En revanche, dans ce nouvel ouvrage, R. Herzog et P. L. Schmidt s'intéressent à l'histoire d'une littérature plus sociologique et historique. Alors que l'accent est mis dans le titre sur la latinité et non sur la romanité, prévalent les idées d'une littérature archaïque, qui s'est formée en fonction des diverses conjonctures de l'histoire événementielle, sociologique et politique (240 -78 av. J.-C.). Aussi convient-il d'insister ici sur une littérature, véritable histoire des idées, autant que sur des études philologiques, littéraires ou comparées, certes très présentes. Le livre s'ouvre ainsi sur l'importance prise, aux fondements de l'histoire littéraire latine, par les différents groupes ethniques qui ont composé l'Italie en ses débuts et, en particulier, par les Étrusques, si bien que la culture grecque n'est plus l'unique creuset de la première littérature latine. Conjointement, en plus des considérations habituelles sur l'histoire de la langue latine, de son oralité, de ses données quantitatives et accentuelles, de sa rythmique, voire d'une métrique italique, une insistance est mise sur le rôle joué par des modalités expressives proprement italiques. La meilleure illustration est donnée par les *carmina* techniques et pré-littéraires, les textes religieux ou juridiques, les calendriers, les *Annales*, les *leges*, dont la loi des XII Tables. Mieux encore : si les premiers auteurs sont cités, comme il se doit, dans leur chronologie, les genres porteurs d'une marque d'innovation latine (telle la satire) ou des textes peu ou pas cités dans les littératures classiques trouvent ici une place privilégiée. On citera ainsi l'exemple de Cornélia, mère des Gracques, et des Gracques eux-mêmes. Une bibliographie détaillée et bien à jour accompagne chaque rubrique spécifique, facilitant les travaux des chercheurs. On notera aussi un excellent index des notions.

Au total, on ne peut que se réjouir de cette nouvelle littérature encyclopédique qui, loin d'être destinée aux seuls littéraires ou philologues, est propre à intéresser les historiens de la langue et des idées.

Jacqueline Dangel.

M. Pani, *Le ragioni della storiografia in Grecia e a Roma. Una introduzione* : Bari, 2001, 154 pages.

Dans cet ouvrage très dense, M. Pani s'est proposé d'étudier les diverses conceptions historiographiques qui prévalurent dans l'antiquité. Il s'est notamment attaché à définir les buts recherchés par les historiens ainsi que leur rapport

avec l'histoire. L'auteur a retenu une approche thématique et chronologique, partant pour chaque thème des origines hécatéennes du genre historique pour aboutir à la fin de l'historiographie antique. Il s'agit donc d'un ouvrage éminement synthétique, faisant efficacement le point sur la place des auteurs à l'intérieur des thématiques évoquées. La façon dont M. Pani parvient à convoquer une production qui s'étale sur une aussi longue période, et cela aussi bien pour le domaine grec que latin, relève du reste du tour de force. L'auteur est conscient cependant des limites de l'exercice, qui ne lui permettent pas d'approfondir certaines présentations.

Le premier chapitre (l'historiographie entre vérité et fiction), se propose d'identifier et de classifier différentes façons d'aborder l'historiographie antique, et oppose en particulier les analyses plus particulièrement narratologiques aux diverses approches linguistiques.

Le chapitre 2 expose quant à lui, selon un plan strictement chronologique, les objectifs que se sont fixés les historiens depuis Hécatée. M. Pani souligne notamment le souci des historiens de rechercher la vérité, de proposer une interprétation philosophique ou morale des faits ou de s'ériger en juges. L'analyse que propose l'auteur de la crise que traverse l'historiographie à la fin de la République est particulièrement pertinente et convaincante, même si les contraintes propres à cet ouvrage imposent une étroite limite à ce développement. La classification des auteurs de l'époque impériale est efficace et claire. Peut-être l'auteur simplifie-t-il cependant quelque peu la réalité des relations que Tacite entretint avec le pouvoir impérial, qui étaient sans doute bien plus complexes que celles suggérées ici.

Toujours selon le même plan chronologique, M. Pani évoque au chapitre 3 les « misères de l'historiographie », à savoir les critiques que les historiens antiques formulèrent à l'endroit de leurs prédécesseurs. On appréciera ici l'intérêt de certaines références, comme celle qui est faite à l'auteur anonyme de la *Vie d'Aurélien* dans les *Scriptores Historiae Augustae*, qui permet de bien faire ressortir la conscience aiguë que les anciens avaient des procédés de déformation historique même sous la plume de classiques aussi reconnus que l'étaient Salluste, Tite-Live ou Tacite. Le point de vue de M. Pani est du reste ici heureusement nuancé par un développement sur les contraintes liées aux conditions dans lesquelles travaillaient les historiens de l'antiquité, et en particulier à la nature de leur documentation.

Le dernier chapitre expose les différentes forces évoquées successivement pour rendre compte du mouvement de l'histoire. Le tableau chronologique qui nous est présenté laisse apparaître une tendance de plus en plus marquée à faire dépendre l'*aeternitas* et la *felicitas* de Rome non plus des seuls comportements humains, mais d'une réalité transcendentale. Cette évolution qui, selon l'auteur, constituerait en soi une menace pour l'historiographie antique, arrive à son terme avec les ouvrages historiques d'inspiration chrétienne.

Bernard Mineo.

C.E.W. Steel, *Cicero, Rhetoric and Empire* : Oxford, Oxford University Press, 2001, 254 pages.

Cet ouvrage se donne pour dessein d'examiner l'action oratoire de Cicéron, comme homme politique, en rapport avec les activités civiles et militaires dans les provinces de l'empire. À cette fin, l'auteur examine les discours de Cicéron relatifs aux problèmes posés par les provinces, dont le principal est le rôle que leur conquête ou leur administration a joué dans la crise finale de la République : dommages causés aux provinciaux par des promagistrats (notamment *Verrines* et

pro Flacco) ; contestation de citoyenneté accordée à des provinciaux (*pro Archia* et *pro Balbo*) ; attribution de commandements militaires exceptionnels (*de imp. Cn. Pompei* et *de prouinciis consularibus*). Outre ces discours, curieusement présentés comme *« oddy neglected group of works »*, d'autres font l'objet d'analyses ponctuelles au cours de l'ouvrage : *pro Murena*, *pro Plancio*, *pro Sestio*, *Catilinaires*, ainsi que les passages d'œuvres non oratoires où Cicéron théorise sa pensée sur les relations entre Rome et les provinces : *de Officiis*, II, 26-29 ; *de diu.*, I, 17 et plusieurs lettres, notamment les « conseils de gouvernement » adressés à son frère Quintus sur le point de partir en province et les lettres écrites depuis la Cilicie. Annoncés au début de l'ouvrage (p. 3), le *pro Fonteio* et le *pro Scauro* ne font, bizarrement, l'objet d'aucune analyse. Tels sont donc les matériaux à partir desquels l'auteur mène son enquête, sans celer le fait que la nature rhétorique de ces œuvres et le contexte dans lequel les discours ont été prononcés introduisent une nécessaire distorsion par rapport à ce que serait une réflexion sereine sur les problèmes posés par l'*imperium Romanum*.

Le premier chapitre *« Romans in the provinces »* montre comment Cicéron oppose les figures négatives de Verrès, de Pison et de Gabinius à celle, positive, de Flaccus : les mauvais gouverneurs et le bon, ce dernier en butte à des Romains « orientalisés », et donc devenus indignes, Décianus et Laelius. Cicéron s'attache à montrer que le principal danger qui guette le Romain envoyé en position de commandement dans une province est de se laisser absorber par celle-ci au point de perdre son *identité* romaine. On voit que l'approche cicéronienne du problème est exclusivement individuelle et d'ordre moral. Le second chapitre *« How to become a Roman »* s'interroge, à travers les cas d'Archias et de Balbus, moins — malgré son titre — sur la manière d'obtenir la *ciuitas* que sur la question de savoir ce qui fait qu'un Romain est un Romain. La réponse, de nouveau, est que le critère de la romanité est d'ordre éthique : ce sont les services rendus à l'État romain qui rendent légitime l'octroi de la citoyenneté à un individu. Là aussi, aucune réflexion générale, de la part de Cicéron, sur les critères d'octroi, autres que moraux et strictement individuels. Le troisième chapitre *« Cicero and the generals »* porte un sur-titre révélateur : *« Controlling the uncontrolable »* : loin de manifester la réticence attendue à l'égard des potentialités dangereuses contenues dans l'octroi et l'exercice de commandements exceptionnels, Cicéron se contente de poser, de nouveau, le problème en termes individuels, ce qui revient à le nier : Pompée et César doivent obtenir ces commandements, parce qu'ils sont l'un et l'autre de bons serviteurs de la République et les meilleurs titulaires possibles de tels commandements. Au demeurant, l'approche cicéronienne du problème, comme le remarque l'auteur, n'est pas absurde : le caractère véritablement régalien des pouvoirs des promagistrats en province fait qu'en effet de leur degré d'honnêteté, de moralité, d'humanité dépend le caractère plus ou moins supportable de la férule romaine. Mais c'est justement cela qui fait problème : qu'aucune structure institutionnelle n'ait mis un frein aux abus de pouvoir, sinon d'éventuelles poursuites à l'issue leur mandat, avec un résultat hypothétique, surtout quand ce sont les provinciaux qui en étaient les initiateurs.

Le quatrième chapitre *« Portrait of the orator as a great man : Cicero on Cicero »* s'attache à montrer comment Cicéron dresse dans ses discours sa propre statue de grand homme politique, de sauveur de la patrie *par le verbe*, soulignant, d'une manière qui ne fut pas sans irriter Pompée, que les conquêtes ne sont rien sans la sauvegarde, grâce à Cicéron, du centre de l'empire. Le chapitre 5 enfin *« Imperial contexts »* met en évidence les limites de l'analyse cicéronienne, sa myopie — en partie volontaire — face aux problèmes structurels posés par l'exercice de l'*imperium Romanum* sur l'immense territoire désormais sous le contrôle

de Rome. Qu'ils s'agisse de ses discours ou d'écrits plus théoriques, l'approche de Cicéron reste traditionnelle : l'*imperium* sur les provinciaux est vu en termes de *patronicium*, le conflit permanent entre l'avidité des publicains et les plaintes des alliés comme relevant d'un effort de bonne volonté de part et d'autre — de la part des alliés surtout, d'ailleurs — et le risque constitutionnel constitué par les commandements exceptionnels minimisé, soluble par le choix d'hommes vertueux. Cette timidité intellectuelle ressort d'autant plus quand on la compare aux stratégies alternatives proposées par Caton, par César et par Pompée : Caton croit à l'efficacité des règles, existantes ou à aménager, pour maintenir les pouvoirs des promagistrats à l'intérieur de cadres stricts, comme il le montre dans l'exercice de sa mission à Chypre ou dans sa proposition de livrer César aux Germains pour violation unilatérale de traité ; César, en Transpadane et en Narbonaise, inaugure une nouvelle conception de la citoyenneté et un nouveau mode de relations entre centre et périphérie de l'empire ; Pompée enfin, dans son organisation de l'Orient conquis par lui et dans les perspectives d'application de la législation de 52 (qui prévoyait un intervalle de cinq ans entre magistrature et promagistrature) semble avoir posé les bases — plus tard reprises par Auguste — d'une organisation nouvelle de l'empire et d'un contrôle sénatorial plus étroit des activités exercées dans les provinces par les promagistrats. Cette dernière assertion, cependant, reste quelque peu problématique, le déclenchement de la guerre civile n'ayant pas permis de tester l'efficacité du nouveau système qui s'ébauchait. La conclusion de l'auteur *« The limits of oratory ? »* met en évidence les limites de l'*auctoritas* cicéronienne : que vaut la force du verbe quand, si souvent, elle est sous contrôle ou au service d'un Pompée, d'un César, ou des deux ? La marge de manœuvre de l'orateur était étroite et c'est sans doute cette étroitesse qui, dans une large mesure, au moins autant que le conservatisme politique de Cicéron, a limité aussi bien sa réflexion que son expression.

Ce rapide résumé trahit quelque peu la richesse de l'ouvrage. La moindre de ses qualités n'est pas dans l'abondance et la finesse des analyses des principaux discours étudiés, ainsi que d'autres textes de Cicéron. On peut dire, sans exagération, que nous avons là de véritables commentaires détaillés des grands discours examinés et de nombreux autres passages de l'œuvre cicéronienne. Il n'y a certes rien de radicalement nouveau dans ce travail, et le lecteur aura même parfois l'impression que l'auteur exprime des points de vue qui l'avaient déjà été par d'autres : ainsi du développement sur la *felicitas* pompéienne, (p. 150 *sq*), qui n'apporte rien par rapport à ce qu'en a dit J. Champeaux, *Fortuna*..., II, 236 *sq* ; 257 (d'ailleurs citée dans la bibliographie de l'auteur). Cette impression, non fausse, tient pour une large part au fait que la bibliographie de l'auteur est, à 90 %, en langue anglaise ou germanique ; du coup, on ne trouve pas, par exemple, le nom de M. Sordi quand il est question de l'extension de la citoyenneté par César, si celui de M. Dondin-Payre quand il est question de la situation politique de l'*homo nouus*. Nous l'avons déjà dit : cet enfermement de la recherche anglo-saxonne sur elle-même — et accessoirement sur l'allemande — ne va pas sans poser quelques problèmes de communication dans la recherche. Et ce n'est pas ôter du mérite à ce livre — par ailleurs extrêmement intéressant et riche de commentaires et d'analyses très fines — que de déplorer cet état de fait trop général. Il reste qu'il sera désormais difficile d'expliquer les principaux discours sur lesquels s'appuie l'analyse de C.E.W. Steel sans recourir à son ouvrage, qui devra figurer dans la bibliothèque de tout cicéronien.

Paul M. Martin.

L'idea di Roma nella cultura antica (Atti del Convegno di studi — Salerno, 14-16 ottobre 1996), a cura di Fausto Giordano (Pubblicazioni dell'Università degli Studi di Salerno — Sezione Atti Convegni Miscellanee. 58) : Naples, Edizioni scientifiche italiane, 2001, 432 pages.

Ce gros volume rassemble treize communications de nos collègues italiens au colloque de Salerne en 1996, auxquelles ont été ajoutées deux contributions, tandis que manquent la communication de U. Todini sur Ovide et, curieusement, les conclusions du colloque par M. Mello. Saluons d'abord l'excellence de cette initiative : il faut en effet, comme le rappelle F. Giordano dans son Introduction (p. 5-34), remonter à l'article « L'idea di Roma », de G. Pasquali, paru sous l'entrée « Roma » dans la monumentale *Enciclopedia Italiana* en 1936 (= *Terze pagine stravaganti*, Firenze, 1942, pp. 25-79), pour trouver une réflexion générale sur l'Idée de Rome, du moins dans la pensée antique (n'oublions pas P. Treves, *L'idea di Roma e la cultura italiana del sec. XIX*, Milan-Naples, 1962). Cette introduction met l'accent sur l'évolution de l'approche de ce concept depuis l'époque de Wilamowitz jusqu'à nos jours, où nous avons renoncé à voir dans l'idée de Rome un archétype fondateur de notre culture, au profit d'une attitude distanciée, à laquelle les contributions qui suivent convient le lecteur, de la première approche de cette idée en milieu grec jusqu'à saint Augustin.

La « naissance de l'idée de Rome dans le monde grec » (p. 35-45) date seulement de Timée, dit Emilio Gabba, qui souligne, comme déjà C. Ampolo, combien est trompeuse la valorisation des rapports entre les mondes grec et italique opérée à partir des découvertes archéologiques. En fait, c'est quand il s'est agi de créer des liens entre Rome et les traditions grecques, entre le IV^e^ et le III^e^ siècle, que le monde grec s'est intéressé à Rome et, évidemment, encore plus entre 264 et 146, dans la phase d'expansion de Rome. C'est alors, et ensuite, que se développèrent les vives polémiques antiromaines, auxquelles Denys d'Halicarnasse, sous Auguste encore, se sentait obligé de répliquer.

Trois « romanisés » : Andronicus, Naevius et Ennius, font l'objet de l'étude d'Enrico Flores (p. 47-65) : comment un Tarentin, un Campanien et un Calabrais ont été amenés à être les premiers chantres de Rome. À Andronicus revient le mérite d'avoir réussi la première acculturation latine comme un « point de non-retour », tandis que Naevius, même s'il est encore incapable de conceptualiser l'idée de Rome, sait déjà faire passer le souffle de l'épopée dans une langue dont E. Flores montre à quel point elle est marquée par une oralité comparable à la langue poétique d'un L.S. Senghor. Mais c'est avec Ennius qu'a lieu la mutation la plus profonde : par le passage du saturnien à l'hexamètre et surtout par la rupture avec la tradition archaïque des *carmina* au profit d'une conception aristocratique de la culture, fortement marquée du sceau hellénistique. Avec lui naît la conscience de Rome.

Avec Alberto Grilli, nous « sautons » directement à Lucrèce et, déjà, à la « permanence de l'idée de Rome » (p. 67-79). Présente dès l'ouverture du poème, à travers le couple Vénus-Mars, qui est à l'origine de la race des Énéades, l'idée de Rome ne se dissocie pas, chez Lucrèce, de la conviction épicurienne, comme le montre le *proemium* du l. II, où, à l'éloge de la tour d'ivoire du sage, se mêle l'orgueil du Romain devant le défilé des légions et son inquiétude devant la menace de guerres civiles. Le souvenir d'Ennius accompagne enfin l'évocation, à la fin du l. III, du *bonus Ancus*, bon roi épicurien avant l'heure, et de Scipion, identifié par A. Grilli à l'Africain, qui empêcha Rome de sombrer dans une apocalypse.

L'enquête de Luciano Nicastri sur l'idée de Rome chez Virgile (p. 81-122) part de *Georg.* II, 498 (*res Romanae perituraque regna*), où il voit, non un *hendiadyn*, mais l'affirmation de l'éternité de Rome (*cf. Aen.* I, 279), à l'inverse de saint Augustin, *Sermon.* 105, 7, 9. Non sans contradiction, Virgile, en qui L. Nicastri se refuse, à juste titre, à discerner un quelconque opposant à l'idéologie augustéenne, affirme à la fois la justice du *Fatum* qui gouverne l'histoire en faveur de Rome et l'*iniquitas* ou l'*inclementia diuom*, le renouveau du monde et l'obsession de la guerre civile et de la rage meurtrière, par laquelle se clôt l'*Énéide*, le rêve métahistorique d'une Arcadie bucolique et la réalisation universelle du destin dominateur de Rome, l'indifférence des « trop heureux cultivateurs » et la foi dans la supériorité et l'éternité de Rome... La solution de l'aporie se trouve sans doute dans la connexion entre le renouveau augustéen, prometteur d'un nouvel âge d'or, et l'éloge de l'Italie, qui voit cet âge d'or déjà en marche dans le monde agricole. La fondation sanglante de Rome, qui a mis fin au premier âge d'or, va pouvoir être surmontée dans une harmonie nouvelle entre la cité et la terre.

Y a-t-il opposition entre « religion populaire et religion d'État dans la Rome d'Horace » ? À cette question, Giovanni Polara (p. 123-140) répond par la négative. Le « converti » par un coup de tonnerre dans un ciel serein (*Od.* I, 34), s'il a pour divinités préférées Mercure et Faunus, n'en est pas moins le poète officiel des *ludi saeculares* de 17, chantre des divinités protectrices du nouveau régime, Apollon et Diane, mais aussi de Jupiter et de Junon, comme le rappelle G. Polara en reprenant l'analyse détaillée du *carmen saeculare*. Les Camènes, chères au poète, font le lien entre religiosité populaire et religion officielle, étant liées à la fois aux divinités champêtres et à Apollon, de même que les Lares familiaux, qui accueillent parmi eux celui de l'Empereur.

Sur la contradition interne des élégiaques augustéens Paolo Fedeli porte son attention (p. 141-163) : affirmation de la vocation de Rome à gouverner le monde chez Tibulle, éloge de l'Italie et protection des dieux à Actium chez Properce coexistent avec le refus de l'engagement et le silence sur Auguste chez le premier, avec le souvenir poignant du martyre de Pérouse et le refus de la guerre chez le second. Si l'étroite connexion entre louange de l'Italie et louange de Rome permet de relier l'univers élégiaque à la centralité dominatrice de Rome et de l'Italie, la contradiction entre le monde élégiaque et l'engagement civique éclate dans Prop. 3, 4 : le poète regarde avec fierté défiler les légions de Rome... mollement appuyé sur le giron de sa maîtresse ! Les poèmes « nationaux » de Properce ne doivent pas faire oublier toutes ses *recusationes*. Paradoxalement, Ovide paraît à P. Fedeli plus en phase avec l'idéologie augustéenne, du moins par son éloge de la Rome *aurea* contemporaine, où il se promène, avec plaisir ou avec nostalgie, des *Amours* aux *Tristes*.

Malgré un anthropocentrisme qui laisse l'homme seul sous un ciel aveugle, Lucain lui aussi croit à l'iniquité du *fatum*, pense le regretté Donato Gagliardi (*Roma nella poesia di Lucano* — p. 165-182) ; c'est lui qui pousse une *Roma patiens* au *furor* des guerres civiles, où mourra la *libertas*, assassinée par César. Les apostrophes réitérées à Rome ne font qu'accentuer la vision éclatée, confuse, de celle-ci. Manque à cette analyse l'examen de la prosopopée de Rome-patrie, lors du franchissement du Rubicon.

Arturo De Vivo s'intéresse à « l'idéologie de l'impérialisme chez Tacite » (p. 183-214). Celui-ci, à la suite de Salluste (*cf.* notamment la lettre de Mithridate à Arsace), laisse souvent la parole aux dénonciateurs de l'impérialisme romain : Calgacus, Boudicca, Civilis..., qui développent à l'envi une dialectique *libertas-seruitium*. À leurs discours s'opposent d'une part le discours militaire (Agrippa, Vocula...), qui ne cèle pas la nécessité de la force pour maintenir ou restaurer

l'*imperium Romanum*, d'autre part le discours appelant au devoir de fidélité les armées romaines (avec condamnation de leur rôle politique dans les troubles civils) et les alliés, pour qui Rome est appelée, à terme, à devenir la patrie commune, comme le soulignent les Ubiens de la *Colonia Agrippinensis* ou les Rèmes. La synthèse des deux répliques romaines se trouve dans le discours de Cerialis. Notons qu'à l'exception du fameux discours de Claude sur la Gaule dans les *Annales*, les textes essentiels qui expriment la pensée de Tacite sur ce point se trouvent dans l'*Agricola* et dans les *Histoires*.

Les parts respectives de « la tradition et de l'innovation dans le *Panégyrique de Trajan* » sont examinées par Fausto Giordano (p. 215-241). L'opposition, constante dans les discours, entre les *uirtutes* de Trajan et les *uitia* de Domitien introduit en effet une rupture avec les canons de la tradition impériale, qui soulignent d'ordinaire la continuité de l'Empire. Par-dessus la période sombre qui va de Néron à Domitien, Pline valorise la continuité entre Trajan et les grandes figures républicaines : Pompée, Brutus, les Scipions, Camille, Fabricius... — continuité rendue légitime par la nouvelle ère de liberté ouverte par Trajan, *optimus princeps* dont les vertus se diffusent sur ses concitoyens rendus ainsi meilleurs, et qui devient, du coup, à son tour un modèle pour les princes à venir. Une partie non négligeable de cette conception du prince avait déjà été développée par l'idéologie augustéenne.

Avec Dion de Pruse, c'est un « provincial » dans l'Empire qui est examiné par Luigi Torraca (p. 243-276). Celui-ci souligne d'abord le caractère surprenant de son XI^e^ discours, le *Troianus*, qui prétend trouver dans l'origine troyenne de Rome la justification de son hégémonie universelle, à la suite d'un partage de l'*oikouménè* entre Hector, qui s'attribue l'Asie, et Enée, à qui il accorde la souveraineté sur l'Europe, la Grèce restant à l'origine exclue du partage. Rome n'est donc que l'expression historique suprême de l'expansionnisme troyen. Hommage à Vespasien ? En tout cas, les grands perdants sont les Grecs, moins victimes d'ailleurs que responsables de leur sort par perte de leurs vertus. Les autres discours analysés confirment cette division du monde en trois groupes : les Grecs, les Romains et, hors de l'Empire, les barbares. La paix assurée par l'Empire romain est donc, affirme Dion, moralement justifiée.

L'expression *caput mundi* (et ses variantes) sert à Fabio Stock de point de départ à une enquête fort intéressante sur « Rome dans la conscience géographique des Romains » (p. 277-304). L'image est née en milieu augustéen (Tite-Live, Ovide) (concurremment à la métaphore de Rome *mater* chez Tite-Live et Pline) avec les deux acceptions de « sommet » et de « capitale ». Commune aux deux est l'idée de centralité, sans doute déjà présente matériellement dans la carte d'Agrippa. Or cette centralité ne va pas sans poser quelques problèmes aux géographes antiques, comme en témoignent les réticences de Pomponius Mela et de Pline. Quant à l'excellence du site de Rome, affirmée par Cicéron faisant parler Scipion, puis par Tite-Live par la bouche de Camille, est-elle due au choix du fondateur, ou bien au hasard ou à la nécessité, comme le fait dire Cicéron à Laelius ? Laelius se fait ici l'écho de la position polybienne, reprise et aggravée par un Strabon qui, de manière originale, va jusqu'à nier l'excellence de ce site, voyant au contraire dans ses inconvénients la source des vertus romaines, nées de la nécessité de pallier ceux-ci. Comme par extension, l'éloge de l'Italie, motif cicéronien repris par l'idéologie augustéenne, vante à son tour le caractère médian de la péninsule, à égale distance des climats extrêmes, tandis qu'à partir d'Ovide, sont vantées la grandeur et la beauté monumentale de *Roma aurea*.

C'est de nouveau un provincial grec, Plutarque, qui est examiné par Italo Gallo (p. 297-304), sensible à la parfaite intégration de cet intellectuel grec à la

romanité ; lui aussi ne voit dans l'humanité que trois groupes : les Grecs, les Romains et les barbares. Lui aussi considère que la réussite de Rome est due à ses vertus, mais il y ajoute la *Fortuna*, non pour la déprécier, mais pour souligner que les dieux l'ont voulu ainsi. Son dessein, dans les *Vies parallèles* est tout autre qu'historique : il est pédagogique et il ne trouve donc pas gênant ni contradictoire de proposer en exemples, en même temps, Philopoemen et Flamininus.

Aelius Aristide, avec son *Éloge de Rome*, étudié par Paola Volpe (p. 305-312), constitue le troisième exemple d'un Grec impérial qui, sous Marc Aurèle, célèbre Rome, dont il oppose le gouvernement juste et les institutions équilibrées (au sens polybien) aux dominations des empires qui l'ont précédée : Perses et Macédoniens. Lui aussi affirme que cette hégémonie mondiale de Rome est voulue par les dieux.

Tout autre est le son que font retentir les *oracula Sibyllina*, dont les l. III et V (les plus anciens) sont l'objet d'une passionnante analyse par Mario Mazza (p. 313-350). Élaborés, sous la forme où ils nous sont parvenus, en milieu judaïque égyptien, ils illustrent la résistance de l'Orient méditerranéen à la romanité. Reprenant sous forme prophétique le thème de la succession des empires — ici, juif, puis grec, macédonien et enfin romain —, ils annoncent que le dernier empire s'écroulera dans une apocalypse générale, les Romains devenant les esclaves de ceux qu'ils avaient asservis. M. Mazza y discerne des éléments qui permettraient de dater une partie au moins du corpus de l'époque située entre Dioclétien et Constantin, mais d'autres oracles remontent aussi haut que l'époque mithridatique et certains sont datables de l'époque néronienne. Parmi les vices de Rome, avidité, dureté et orgueil font partie des reproches adressés communément à l'*imperium* romain, mais la dénonciation de l'immoralité et de toutes les déviations sexuelles trahit la coloration juive de ces critiques.

Saint Augustin avait-il conscience de vivre « la fin du monde antique » ? Non, répond Salvatore D'Elia (p. 351-378) : Augustin exprime dans la *Cité de Dieu* la conviction que, pour graves que soient les dommages subis par l'Empire, ils ne sont pas irrémédiables. D'autre part, si radicales que soient les positions de l'évêque d'Hippone au terme de son parcours spirituel, il n'en reste pas moins un citoyen de l'empire romain écrivant pour d'autres citoyens. Le jugement qu'il porte sur l'histoire romaine, ou plutôt sur l'histoire des origines de Rome et de la République romaine (l'époque impériale est étrangement absente de ses analyses), est entièrement négatif : dénonciation de la corruption politique de Rome, de l'impérialisme comme un « brigandage », de la gloire comme une fausse vertu... Reste le fait brut de la grandeur de l'empire, qui ne peut pas ne pas résulter de la volonté de Dieu. Mais cet empire peut mourir, car les valeurs chrétiennes lui sont étrangères.

L'ouvrage, dépourvu — nous l'avons dit — de toute conclusion, est complété par deux *indices* (des noms, des auteurs modernes) et un précieux recensement des passages étudiés des auteurs anciens. Comme souvent devant ce type d'ouvrages collectifs, le lecteur est à la fois très intéressé de lire de bonnes mises au point faites par des spécialistes connus, et assez déçu par l'absence de ligne directrice. Certaines contributions ou certains développements apparaissent même comme passablement périphériques par rapport au thème général ; et l'on aura remarqué que, d'un article à l'autre, se font jour certaines répétitions — gages, au demeurant, d'une convergence générale des points de vue. Plus gênant est le fait, inhérent au genre, que certains auteurs anciens ne sont évoqués qu'indirectement et ne font pas l'objet d'articles spécifiques : sur l'idée de Rome, Polybe, Salluste, Cicéron, Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, Silius Italicus, Flavius Josèphe, Ausone, Claudien, pour ne parler que des plus évidents, ne méritaient-ils pas qu'on s'intéressât à eux autrement qu'obliquement, voire pas du tout ? Même si cet ouvrage doit être recommandé, pour la qualité générale de ses analyses, confiées — répétons-le — à de bons

spécialistes, il n'en demeure pas moins qu'à notre avis, la grande synthèse, souhaitable deux générations après G. Pasquali, sur l'Idée de Rome reste à faire, par un seul cette fois.

Paul M. Martin.

Cent titres, 2, Poésie grecque et latine, Centre international de poésie : Marseille, 2002, 208 pages avec index des auteurs et des œuvres cités et bibliographie.

« L'objectif de cette collection est d'être un outil de référence servant à constituer une bibliothèque de référence dans un domaine étudié.

Le premier titre de cette collection, cent titres à l'usage des bibliothécaires, libraires et amateurs, traitait de la poésie française contemporaine de l'après-guerre à aujourd'hui.

Le troisième titre portera sur la poésie de langue arabe.

Outre les cent titres, ces ouvrages indiquent aussi un certain nombre d'anthologies, d'études, de revues et d'instruments de travail. »

Nous avons apprécié ce projet élégamment présenté auquel plusieurs de nos collègues ont participé. L'ouvrage a été coordonné par D. Buisset, lui-même poète ; les études proposées sont les suivantes à propos des genres poétiques dans la littérature grecque : J. Irigoin, « Le poète grec dans son atelier — matériaux, contraintes et formes — ou les limites de la traduction » et « Petite introduction à la métrique grecque et latine », Ph. Rousseau, « Homère et la poésie épique », F. Blaise, « La poésie lyrique archaïque : l'iambe, l'élégie et la poésie monodique », M.-Christine Leclerc, « Philosophes poètes à l'aube de la philosophie grecque », P. Judet de la combe, « Lyrique chorale » et « La tragédie grecque », B. Mezzadri, « La comédie grecque. Aristophane (445-385) et Ménandre (342-292) », Christophe Cusset, « L'ouvroir littéraire de l'alexandrinisme (III^e^-I^e^ s. avant J.-C.) », M.-Christine Fayant, « La poésie grecque tardive (III^e^-VI^e^ s. après J.-C.) », P. Counillon, « Poésie didactique et savante », H. Tournier, « La fable gréco-latine ». Le domaine latin est illustré par les contributions d'A. Monet, « La poésie latine des origines à Lucrèce et à Catulle », d'A. Deremetz, « La comédie latine. Plaute et Térence », de Fl. Dupont, « Virgile, passeur et fondateur », de Catherine Baroin, « Horace », de J.-Christophe Jolivet, « Les élégiaques latins. Ovide », de Catherine Notter, « La satire romaine », de D. Montebello, « Martial », de B. Mezzadri, « Tragédies et épopées du I^er^ siècle, entre mythes grecs et histoire romaine. Sénèque, Lucain, Stace, Silius Italicus, Valérius Flaccus », de J.-Baptiste Para, « Rutilius Namatianus, une voix de l'Antiquité tardive », et enfin de M. Banniard, « Poètes latins chrétiens de l'Antiquité tardive et du très haut Moyen Âge (IV^e^-VI^e^ siècles). Ausone, Ambroise, Damase, Prudence, Paulin de Nole, Sidoine Apollinaire, Avit, Arator, Venance Fortunat ».

La bibliographie comprend un choix varié de traductions, notamment pour la poésie grecque. L'ensemble contribue à faire connaître de manière agréablement sérieuse l'histoire littéraire de la poésie antique.

E. Delbey.

Carole Newlands, *Statius*' Silvae *and the poetics of Empire* : Cambridge University Press, 2002, 356 pages.

C. Newlands est la nouvelle victime d'une mode qui a fait des ravages dans une certaine critique récente, essentiellement anglophone. Les poèmes d'éloge constitueraient des documents codés et il existerait, au-delà (ou en-dessous) du sens manifeste, une « manipulation of literary topoi that appeal to the competence of an élite audience » (p. 252 ; *cf.* p. 283, où *palam* est traduit par « indirectly »). Sans cesse, dans les *Silves*, Stace « suggère » autre chose que ce qu'il dit. Pour révéler cette signification latente, C. Newlands n'affronte jamais les pièces dans leur ensemble. En revanche elle s'appuie constamment sur tel ou tel prédécesseur, une référence très générale ou un résumé abrupt tenant souvent lieu de démonstration : les formules « as X has shown (argued, noticed, pointed out...) » reviennent à chaque page. Ainsi, dans le bref développement consacré à Pline l'Ancien, p. 4-5, ne découvre-t-on nulle référence au texte de Pline, mais 11 renvois à 9 critiques modernes. On comprend vite que le doute ou même le questionnement n'ont pas leur place ici.

L'ouvrage comporte, après l'introduction (ch. I), huit chapitres consacrés aux *ekphraseis* (au sens antique) des *Silves* : statue de Domitien (I, 1) et Hercule de Novius Vindex (IV, 6), demeures de Violentilla (I, 2) et d'Earinus (III, 4), villas de Manlius Vopiscus (ch. IV) et de Pollius Félix (ch. V), bains de Claudius Etruscus (I, 5) dîner au Palatin (IV, 2), enfin *Via Domitiana* (IV, 3). Les pages consacrées à l'*ekphrasis* comptent à mes yeux parmi les meilleures : loin de se vouloir un calque objectif de la réalité, l'*ekphrasis* est conçue comme prise de possession par le poète d'un « objet » déjà façonné par les goûts et les choix non seulement de l'artiste, mais aussi du « commanditaire », du propriétaire, du public (p. 38-43). L'idée que, chez Stace, richesse et puissance, loin d'être objets de réprobation morale comme dans toute la tradition latine moralisante, apparaissent liées à la vertu, est bien dégagée et développée : c'est dans cet esprit que la description des bâtiments prend chez Stace une importance toute nouvelle. Cette idée trouve particulièrement son illustration à propos de la villa de Manlius Vopiscus, quand l'auteur, renonçant à se cacher derrière ses *auctores*, analyse directement le texte en comparant Stace et Horace. Tout n'est hélas pas de la même encre.

Le message sous-jacent serait que les *Silves* « are neither works of flattery nor subversion but rather poems of anxiety as well as celebration written late in Domitian's reign, a time of increasing difficulty » (p. 25). L'anxiété serait due avant tout à l'absence d'héritiers de la *gens Flauia* et Stace, révélant « provocatively » (*passim*) cette situation, indiquerait à Domitien comment gouverner. Les *Silves* peuvent certes fournir un document révélateur sur la mentalité et les préoccupations de l'époque, mais on ne peut que rester sceptique au sujet des intentions prêtées au poète, tant les arguments sont faibles : un rapprochement, un écho, une comparaison deviennent prétexte à surinterprétations et extrapolations. Qui croira que l'isolement de la statue équestre de l'empereur (dont la taille gigantesque « means excess », p. 59) et le fait qu'elle est proche d'un marécage (le *lacus Curtius*) suggèrent la solitude et l'instabilité du pouvoir ? Lors d'une fête, Domitien fait pleuvoir des cadeaux sur les spectateurs, grêle bienfaisante, dit le poète (*Silu.* I, 6, 21-26). Il suffit qu'il ait parlé de grêle pour que C. Newlands voie là une menace pour le peuple (*conuiua ducis*, ce qui est traduit par « guest of his leader » et commenté en ce sens, p. 240), bombardé de pommes « unripe (*non perustis*, 18) and therefore presumably hard » (p. 241). En construisant la *Via Domitiana*, le prince « alters nature on a grand scale... with the hubris of a tyrant » (p. 291). Le Vulturne et la Sibylle louent-ils cependant avec chaleur l'entreprise ? Tout est fait pour

déconsidérer leur témoignage : « Volturnus' speech is subjugated speech » (p. 308) ; quant à la Sibylle, « first of all, she is very, very old », et elle se montre « extravagant in gesture and in speech » (p. 311). Domitien n'est pas seul en cause. Nul ne s'était, je crois, avisé jusqu'ici qu'en décrivant les bains de Claudius Etruscus, « Statius offers a reading of the *Thebaid* as a highly disturbing work, lacking institutional and moral authority. The process of composition torments him, torments his Muses and, presumably, his readers » (p. 214). On craint, en présentant de telles citations, d'être accusé de partialité. Affirmons cependant qu'elles reflètent honnêtement l'esprit qui règne dans l'ensemble de l'ouvrage.

Fernand Delarue.

Costanza Novielli, *La retorica del consenso. Commento alla tredicesima Filippica di M. Tullio Cicerone* (Scrinia, Collana di scritti classici diretta da P. Fedeli et G. Cipriani, 19) : Bari, Edipuglia, 2001, 274 pages.

Si les commentaires ne manquent pas pour les premières *Philippiques* (non plus que pour la dernière), la treizième, prononcée le 20 mars 43 dans la curie, n'avait pas connu jusqu'ici la même chance. Le travail de C. Novielli vise à combler cette lacune.

Le texte, non traduit, est présenté sans apparat critique. Il reprend celui de la seconde édition de P. Fedeli (Teubner, 1986), à l'exception de 5 points, indiqués p. 38. Dans 3 cas, il s'agit de revenir au texte des principaux manuscrits ou d'écarter des obels de Fedeli. Le commentaire confirme cette attitude conservatrice (en particulier p. 217). On regrette pour la clarté des discussions l'absence d'un *conspectus siglorum*.

L'introduction explose les principaux points qui constitueront l'essentiel du commentaire : situation historique (I. *Il corso degli eventi*), position philosophique et politique de Cicéron sur la guerre civile et la paix (II. *La scelta obbligata della guerra e la lotta contro l'offensiva della pace : Cicerone* princeps, *Antonio* hostis — titre bien maladroit), point de vue d'Antoine (III. *La verità di Antonio : lettera aperta a sostegno della causa cesariana*). On regrette que certains préceptes concernant la *planitas* ne soient pas toujours observés : s'exprimer *non praeposteris temporibus, non confusis personis, non perturbato ordine* (*De or.* III, 49). Mais l'auteur montre avec netteté ce qui fait l'intérêt exceptionnel du discours. Les adversaires de Cicéron ne sont plus connus, en général, que par sa présentation à la fois convaincante et tendancieuse, et il est aussi difficile de découvrir ce que furent réellement leur personnalité et leurs idées (ainsi en va-t-il, dans des domaines différents, pour Clodius et Calvus) que d'évaluer la part de déformation « rhétorique ». Ici la lettre d'Antoine à Hirtius et Octave, citée quasi intégralement dans le discours, permet de dégager la figure du consul de 44 de l'image caricaturale imposée par Cicéron, puis par Auguste, et de distinguer clairement tactiques et enjeux chez chacun. Les éléments douteux sont nombreux et puissants, Lépide, Munatius Plancus, les deux consuls de 43, Octave enfin, « in un momento di generale e diffuso desiderio di concordia e di pace interna » (p. 23). Cicéron tente de les rallier au nom de la liberté et de la tradition républicaine, Antoine en évoquant pour ces anciens césariens le souvenir du dictateur assassiné. La façon dont l'auteur, tout en fournissant avec l'aide des ouvrages de base éclaircissements historiques et rapprochements, dégage dans son commentaire les intentions et les arrière-pensées des deux ennemis fournit le meilleur de cet ouvrage.

La rhétorique est moins bien servie (IV. *Architettura, stilo et strategie retoriche della XIII* Philippica). Le seul développement précis concerne l'exorde et il n'est pas heureux. Le début (1-2 jusqu'à *concupiscit*) constitue un exorde *a sua persona*, comme dans les premières *Philippiques*, mais, loin de préparer les sénateurs à la suite, ce morceau qui proclame l'amour de l'orateur pour la paix s'oppose radicalement à l'ensemble du discours. La suite (2-7 jusqu'à *uirtutis laude uiuemus*) ne constitue pas un épichérème (*ratiocinatio*), comme le veut l'auteur, mais présente successivement deux arguments d'un type bien connu dans l'éloquence délibérative : la paix est impossible (*quid fieri possit aut non possit... maxime est quaerendum*, *De or.* II, 336), même en cas de défaite, la mort permet de préserver l'honneur (*Ibid.*, 335). Ces raisonnements ouvrent l'argumentation et ne sauraient former une « seconda parte dell'esordio » (p. 32). La culture de l'auteur (qui ne cite jamais directement Aristote) paraît en ce domaine insuffisante.

La bibliographie comporte quelque 185 titres : on y remarque les commentaires d'humanistes dont C. Novielli a su tirer parti. Quatre *indices*, noms propres, *parole e cose notevoli*, passages cités, termes de rhétorique (essentiellement les figures) complètent ce travail qui, s'il présente peu d'originalité, attire l'attention sur un texte important et un peu négligé, et fournit honnêtement des outils utiles pour son interprétation.

Fernand Delarue.

Franco Bellandi, Emanuele Berti, Maurizio Ciappi, *Iustissima Virgo. Il mito della Vergine in Germanico e in Avieno*, Biblioteca di Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici 16 : Pisa, Giardini, 2001, 268 pages.

Le mythe des âges de l'humanité, d'Hésiode à Aviénus (douze siècles !), n'a pas cessé, ces dernières décennies, d'attirer antiquisants et anthropologues. En voici un nouveau témoignage, avec ce commentaire de Germanicus (96-139) et d'Aviénus (273-352), adaptateurs romains d'Aratos (96-136). Issu d'un séminaire de la Scuola Normale Superiore di Pisa, il s'agit, disons-le tout de suite, d'un travail approfondi et quasi exhaustif sur ces deux textes latins, tels qu'établis, à de rarissimes variantes près, par les éditions correspondantes de la C.U.F. (1975 et 1981), traduits ici en italien et surtout minutieusement commentés, vers par vers et presque mot par mot : commentaire rédigé, avec peut-être un brin de prolixité, mais par là agréable et propice à une lecture suive. Tous les problèmes y sont abordés, et éclairés d'un grand luxe de références et de citations (*cf.* l'index final) : vocabulaire, *iuncturae*, *loci similes*, particularités stylistiques et métriques ne sont pas négligés, les ambiguïtés de sens (il y en a plus qu'on ne pense) sont discutées. Mais c'est surtout l'idéologie qui a retenu l'attention des exégètes : le rapport avec le texte d'Aratos est constamment analysé, et les écarts mis en relief. Ces écarts s'expliquent, soit par une différence de mentalité (Germanicus est plus « politique » qu'Aratos), soit par l'influence des grands textes latins (Catulle, Virgile, Tibulle, Ovide ; puis Manilius, Sénèque, l'*Octavie*) qui ont traité plus ou moins longuement et librement le sujet : ils ont suggéré aux « traducteurs » des notations dont l'effet est, ou bien d'infléchir la pensée d'Aratos, ou bien d'induire dans les versions latines des contradictions ou incohérences internes, que démasque le regard scrutateur de nos collègues : beau travail d'érudition, de réflexion et de lucidité.

Ces louanges, toutefois, je les décernerais de meilleur gré, si je n'avais été choqué par ce qu'il faut bien appeler un plagiat. Les pages 94-97 de l'introduction à Aviénus démarquent jusqu'à la littéralité, sans indication d'origine, ma propre

introduction du volume de la C.U.F. (pp. 66-71 et 74 *sq.*) : « Poète érudit au crépuscule de l'Empire romain » / « erudito poeta vissuto al crepuscolo dell'impero romano » ; « La langue d'Aviénus constitue... l'aboutissement de six siècles de tradition hexamétrique et d'enrichissement continu » / « alle spalle di Avieno stanno sei secoli di poesia esametrica (...) ed un arrichimento continuo » ; « (Dans cet immense patrimoine) il jouit jusqu'à l'ivresse de puiser à pleines mains » / « (dottrina letteraria e filosofica) della quale attinge a piene mani » ; « Il n'a ni idées originales, ni dons d'expression ferme et énergique » / « senza idee originali e senza un'espressività particolarmente ferma ed energica »... J'en passe, et beaucoup (*cf.* ma p. 75/la p. 97 italienne). Nos lecteurs compareront, et jugeront.

Jean SOUBIRAN.

Evrard DELBEY, *Poétique de l'élégie romaine : les âges cicéronien et augustéen* (Collection d'études anciennes, 61) : Paris, Les Belles Lettres, 2001, 232 pages.

Le titre de cet ouvrage, issu d'une thèse soutenue en 1995, ne doit pas induire en erreur. E. DELBEY ne s'est nullement proposé d'étudier tous les aspects de la poétique de l'élégie romaine. Il ne consacre qu'un paragraphe au distique élégiaque (p. 34-35), alors même que, selon P. GRIMAL, « la seule définition rigoureuse du genre élégiaque est de caractère métrique » (*Introduction à l'élégie romaine*, dans *L'élégie romaine, Enracinement — Thèmes — Diffusion*, Paris, 1980, p. 10). Il n'envisage à peu près pas non plus les problèmes posés par le fait que les élégies, tout en étant à lire chacune pour elle-même, sont insérées dans des livres organisés très soigneusement, selon plusieurs principes simultanément, comme l'ont montré de plus en plus nettement les travaux publiés ces vingt dernières années ; il ne fait même pas la moindre allusion à des découvertes telles que celles de C. MEILLIER (*La composition numérique de Tibulle, I et II*, dans *Eos*, 73, 1985, p. 269-275 ; *La composition numérique du livre III des Elégies de Properce*, dans *REL*, 63, 1985, p. 101-117). Son but est « de mettre en valeur l'écriture élégiaque comme représentation d'une éthique du Soi » (dos de couverture).

Ses observations et ses réflexions nous paraissent exprimer les résultats du premier stade d'une réflexion que nous voudrions l'aider à poursuivre en lui apportant quelques compléments et en lui posant des questions.

E. DELBEY consacre sa première partie à « la question de la beauté et (à) la question du sujet » (p. 16). Il s'intéresse d'abord au vocabulaire (p. 21-29). À partir d'une comparaison chiffrée des emplois de *formosus*, « beauté sensuelle et érotique », de *pulcher* « beauté en soi », et de *decorus* « grâce qui fait l'harmonie de l'être avec lui-même et avec autrui » chez Virgile et chez les poètes élégiaques — essentiellement Properce —, il souligne que ces derniers, à l'inverse de Virgile, se sont intéressés plus à la beauté physique qu'à la beauté morale. Mais il admet que leurs textes « ne sont pas homogènes » (p. 26). Nous avons parfois quelques difficultés à le suivre. Il estime en effet que chez Catulle *pulcher* « prend le sens érotique de *formosus* dans les poèmes en distiques élégiaques » (p. 26), sans s'attarder au fait que, selon le poème 86,5-6, si Lesbie est *formosa*, c'est qu'elle n'est pas seulement *pulcherrima tota*, mais que *omnibus una omnis subripuit ueneres*. Il déclare un peu plus loin : « Sulpicia nous surprend parce qu'elle n'emploie aucun de nos trois adjectifs pour qualifier la beauté physique de son amant Cerinthus » (p. 26), sans tenir compte de ce que nous ne possédons d'elle que 40 vers. Il relève à juste titre que là où Properce emploie le plus *formosus*, c'est au livre II où « le bonheur de vivre avec Cynthie paraît encore possible » (p. 27), mais il ne signale pas que ce

poète précise en ce même livre II : *nec me tam facies, quamuis sit candida, cepit / ... / quantum quod posito formose saltat Iaccho, / egit ut euhantis dux Ariadna choros / et quantum, Aeolio cum temptat carmina plectro, / par Aganippeae ludere docta lyrae ; / et sua cum antiquae committit scripta Corinnae, / carmina quae quiuis non putat aequa suis* (II,3,9-22). Quelques précisions ou corrections ne seraient pas inutiles.

E. Delbey compare ensuite la façon dont les poètes élégiaques ont conçu et représenté la beauté en la situant « par rapport à la tradition de la réflexion sur le beau » (p. 16), et constate sans difficulté qu'elle ne coïncide guère (p. 29-58). De nombreuses observations auraient mérité d'être précisées. Par exemple, aussi assuré soit-il que « les attaques de Cicéron contre les *poetae noui* mettent en évidence le discrédit qui doit frapper (...) la poésie, lorsqu'elle se divertit dans la virtuosité excessive » (p. 30), n'y aurait-il pas lieu de tenir compte de l'âge des auteurs et du public auquel ils s'adressent, en relevant que Cicéron lui-même a commencé par être l'un des précurseurs de ces *poetae noui* (*cf.* J. Soubiran, *Cicéron, Aratea, Fragments poétiques*, Paris, 1972, p. 5-27 et 98-99) ? E. Delbey note à juste titre que, si Horace ne s'est pas montré favorable à l'élégie, « cependant, le lyrisme des *Odes* n'est pas complètement étranger à l'inspiration élégiaque » (p. 35), mais il aurait pu aller plus loin en utilisant l'article de V. Pöschl, *Horace et l'élégie*, dans *L'élégie romaine, Enracinement — Thèmes — Diffusion*, Paris, 1980, p. 157-161.

Dans le deuxième chapitre de sa première partie, E. Delbey envisage « les sujets éthiques du discours amoureux » (p. 59-81). Il soutient que « dans son ensemble, malgré quelques variations, la prise de parole des élégiaques romains rompt avec la fonction éthique, aux deux sens du terme, de tout discours, telle que l'a exprimée Aristote, représentation du caractère de celui qui parle et affirmation de valeurs morales » (p. 76). Mais il ne tient aucun compte de ce que chacun des poètes élégiaques s'est mis en scène sous les traits d'un personnage au caractère bien spécifique, qu'on ne saurait comprendre et apprécier sans discerner ses particularités. Il ne tient pas compte non plus de ce que, si celui-ci heurte souvent de front le *mos maiorum*, il montre par ses difficultés et son échec final les limites de sa révolte, comme on le voit avec Tibulle, ou finit par revenir à bon nombre des valeurs qu'il avait rejetées, comme le déclare très explicitement Properce (III, 21-22), ou encore en vient à prôner une morale qui, pour être nouvelle en matière de relations entre hommes et femmes, n'en est pas moins exigeante, et a de quoi paraître à beaucoup d'égards préférable à bien des usages reçus de l'époque, comme l'a montré par exemple P. Grimal, à propos de *L'Art d'aimer* d'Ovide, dans *L'amour à Rome*, Paris, 1963, p. 163-165. E. Delbey, il est vrai, admet que Catulle finit par revenir à lui-même « par l'abandon de sentiments excessifs : ni amour ni haine, mais une amitié où se mêlent tendresse et indifférence » (p. 61), mais comment croire à de l' « indifférence » quand on lit les deux derniers poèmes consacrés à Lesbie, avec en particulier ce cri de joie poussé au moment de la réconciliation : *Quis me uno uiuit felicior ?* (107,7), et cette prière : *Dei magni, facite ut uere promittere possit, / Atque id sincere dicat et ex animo...* (109,3-4) ?

Le premier chapitre de la deuxième partie est consacré à l'étude de « quelques lieux d'inscription de la subjectivité dans le style élégiaque : les déictiques » (p. 85), c'est-à-dire essentiellement des emplois des pronoms de la première et de la deuxième personne (p. 85-113). E. Delbey conclut que « trois degrés d'énonciation de la subjectivité sont en œuvre dans l'élégie romaine » : « le sujet dit son désir, ses passions, ses plaisirs, ses échecs ; (...) « le poète souffre d'être malheureux en amour, (...) rêve d'unions heureuses, de fidélité conjugale ; (...) songe à la gloire éternelle de Rome » ; et enfin sa subjectivité peut être « partagée entre le sentiment

pathétique d'un destin singulièrement cruel et le souci, en exprimant cette souffrance particulière, de la traiter en symbole universel » (p. 111). Il ajoute : par l'étude de « l'emploi du présent dans les divers textes élégiaques (...) nous avons démontré qu'il s'agissait souvent pour les poètes élégiaques de s'adresser au rival, à l'ami, à la maîtresse, voire à l'épouse, au Prince — pour *Ovide* exilé — et aux dieux » (p. 112). Etait-il besoin de s'en assurer ? N'aurait-il pas été plus utile de chercher à dégager ce que chacun des poètes élégiaques avait énoncé de vraiment original et profond sur la « subjectivité » de son personnage ?

Le deuxième chapitre de la deuxième partie (p. 115-199) est consacré à l'emploi « de la mythologie par Properce, afin d'en montrer l'importance pour la construction même du texte élégiaque où le Moi de l'individu et le Je de l'auteur paraissent se confondre » (p. 16). E. Delbey laisse en effet de côté Catulle en déclarant que chez lui, « mis à part le mythe d'Ariane, (l')usage du mythe n'atteint pas une abondance remarquable » (p. 115), alors que, même si l'on ne tenait compte que de ses poèmes 63, 64, 65, 66 et 68, on devrait bien admettre que les mythes tiennent une place majeure dans plus du tiers de son œuvre (*cf.*, *e.g.*, H. Bardon, *Propositions sur Catulle*, Bruxelles, 1970, p. 88-104). E. Delbey tient que « *Properce* est le premier des poètes élégiaques à utiliser largement la mythologie » (p. 115). Il classe les mythes qu'on trouve dans son œuvre suivant que l'Amour est vainqueur, violent, trompé ou fou (p. 116-141). Il conclut que « le mythe est le plus souvent très éloigné du réel », que « la plupart des situations mythiques auxquelles le poète se réfère sont conflictuelles » — particularité qui s'expliquerait simplement par la division du monde « en deux ères psychologiques et deux entités radicalement différentes : l'espace du féminin, l'espace du masculin » — et enfin que « les diverses utilisations du mythe par *Properce* modèlent sa subjectivité de poète élégiaque » (p. 141-142), ou que « le mythe organise la subjectivité du poète » (p. 148). Cela est d'autant plus surprenant que E. Delbey a lui-même relevé, à juste titre, de nombreux cas où Properce, loin d'être déterminé par quelque mythe que ce soit, choisit la version qui convient à son propos (p. 125-130), et qu'il a constaté que ce poète « peut utiliser de façons différentes un même mythe » (p. 136-137 et 159-160). E. Delbey s'attache ensuite à montrer à travers une « typologie des caractères amoureux » dans les livres de Properce (p. 142-147) que celui-ci « se sent femme, en amour » (p. 143) — sans tenir compte de ce qu'il fait preuve le plus souvent d'un singulier « machisme » (*cf.* déjà I,3) —. Il ne craint pas de présenter Cynthie comme une habituée de « maison de passe aux quatre vents pour mercenaires et marins », sans donner de références probantes, et contrairement à ce dont le poète lui-même nous fait part, quand il n'est pas aveuglé par ses émotions, en I,11,17 ; II,32,29-30 et IV,7,51-54. Envisageant ensuite « l'utilisation des mythes dans la composition des élégies » (p. 148-160), E. Delbey affirme que « jamais *Properce* ne raconte en entier un mythe ; il procède par allusions afin d'augmenter l'efficacité de son discours mythique, exemplaire de sa condition » (p. 152) ; que « les mythes sont traités dans le désordre des ellipses temporelles, lorsqu'ils sont signes de passions troublantes, et dans l'ordre chronologique, lorsqu'ils signifient des amours partagées » (p. 158) ; et que « le poète détourne (l'*exemplum*) de l'univocité que l'on attendait » (p. 160).

Enfin, comparant la « mythologie personnelle » de Properce « aux mythologies d'*Ovide* » (p. 160-199), il estime que « l'*exemplum* est compris par Ovide en liaison avec son individualité et l'individualité de chacun (p. 161), que « ce sont les *Fastes* qui créent une rupture avec le souci amplifié du Moi » (p. 167), et que dans les *Pontiques* « le texte élégiaque s'achève dans l'abandon de toute expression mythique du sentiment amoureux, parce que la réalité présente ne leur correspond plus », sans craindre d'affirmer par exemple que, selon III,7,11-14, « l'épouse

d'Ovide n'est ni Pénélope ni l'épouse humaine et *fidèle* » (p. 169 — c'est nous qui soulignons —), alors même qu'on lit dans les deux premiers de ces vers : « Nec grauis uxori dicar, quae scilicet *in me* / quam *proba* tam timida *est* experiensque parum ». Le chapitre se termine par une étude des « images du joug et du lit chez *Properce* et chez *Ovide* » (p. 172-199). E. Delbey note à juste titre que « la métaphore sociale des liens conjugaux a une portée différente de celle de la métaphore politique de l'esclavage » (p. 173), mais il ne relève pas que, si les poètes élégiaques prétendent se soumettre à « une servitude volontaire où l'homme est dompté par la femme » (p. 188), en réalité ils sont loin de le souhaiter réellement, et encore plus loin de se soumettre effectivement : *cf.* PROP. I,3 ; 17,15 ; II,14,19 ; 26,21-22 ; III,24,12-14 ; OV., *Am.* I,7 ; 10 ; 14 ; II,18 ; et aussi TIB. I,3 ; 5,25.

En conclusion, E. Delbey après avoir opposé le « style élégiaque » aux « styles de Virgile », déclare que la « cohérence de l'élégie (...) s'établit sur le choix esthétique du subjectif » (p. 206), sans effacer « irrémédiablement les écritures autorisées par la tradition esthétique, en sorte que nous pouvons y lire encore l'épique ou la pastorale sous le texte nouveau du Moi » (p. 205). Il soutient que « l'élégie se définit par les problèmes de rhétorique et de poétique qu'elle pose » (p. 210), sans se demander si la forme qu'elle prend à Rome au I^er^ siècle avant notre ère ne dépend pas de tout autres facteurs tels que l'intérêt nouveau pour la vie individuelle et les sentiments personnels, le changement dans les relations entre hommes et femmes, sans s'interroger non plus sur le fait que le choix du subjectif est caractéristique non seulement des poètes élégiaques, mais aussi des poètes satiriques — dès Lucilius —, et des romanciers — même si les romans les plus anciens que nous ayons conservés sont un peu plus tardifs —. Il affirme que, « même quand le poète élégiaque prétend rivaliser avec Homère, il n'entend pas se substituer à lui et le faire oublier ; il envisage de partager une gloire immortelle ; nous n'assistons pas au triomphe sur les grands genres de l'expression poétique » (p. 211, n. 10), en dépit des déclarations les plus explicites de Properce (I,7 et 9,9-14 ; II,34,27-46) et d'Ovide (*Am.* II,1,11-38) confirmant que l'émergence d'un genre littéraire et la préférence que l'on peut avoir pour lui sont loin de dépendre uniquement des réflexions, des définitions et des classements des théoriciens de la littérature.

E. Delbey termine son livre en évoquant les excellentes réflexions de J.-P. Vernant sur l'individu, le sujet et la personne dans *L'individu, la mort, l'amour — Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, Paris, 1989, p. 217, et en notant que « le discours élégiaque est à retrouver comme la racine du *principium indiuiduationis* » (p. 212-218), mais il aurait eu avantage à exploiter ces observations en montrant combien les poètes élégiaques, par leur intérêt pour leurs sentiments et leur effort pour comprendre leurs difficultés, ont contribué non seulement à l'émergence de la notion de personne, mais à la découverte du rôle dominant de la vie affective et de la spécificité de ses lois, allant jusqu'à bâtir leurs livres à la fois comme des histoires d'amour, des romans d'éducation et même des cheminements conduisant le personnage central, chacun à sa façon bien particulière, à la prise de conscience de ce qui en lui le menait malgré lui à l'échec, (*cf.* C. Rambaux, *Trois analyses de l'amour*, Paris, 1985 ; ainsi que, publié après la soutenance de la thèse, *Tibulle ou la répétition*, Bruxelles, 1997 ; et, après son édition, *Properce ou les difficultés de l'émancipation féminine*, Bruxelles, 2001).

E. Delbey aurait sûrement écrit un meilleur ouvrage s'il avait utilisé une bibliographie moins sélective, en ne laissant pas de côté, outre la plupart des livres et articles auxquels nous avons déjà renvoyé, ceux par exemple de W. Hering, *Die Monobiblos als Gedichtbuch*, dans *ACD*, 9, 1973, p. 69-75 ; R.O.A.M. Lyne, *The Latin Love Poets. From Catullus to Horace*, Oxford, 1980 ; L. Duret, *Convention littéraire et vérité humaine : étude d'un passage de Tibulle (Elégies, I, 6, v. 1-42)*,

dans *IL*, 35, 1983, p. 214-222 ; F.-H. Mutschler, *Die poetische Kunst Tibulls*, Frankfurt am Main — Bern — New York — Nancy, 1985... Il aurait dû, dans sa bibliographie (p. 225), préciser à quelles pages se trouve chacun de ses propres articles dans la revue où il a été publié.

Enfin, il aurait permis de mieux voir ce qu'il apporte de nouveau si, là où il recopie un passage de l'un de ses prédécesseurs, il l'avait précisé. Ainsi, lorsqu'il écrit à propos du livre II des *Amours* d'Ovide : « nous avons noté, en effet, une présence explicite de Corinne moindre dans la première partie (II, 5 et 7) et nettement affirmée dans la seconde où l'amoureux essaie d'empêcher son amie de s'éloigner (II, 11), la protège (II, 13), et s'engage de plus en plus complètement à son égard en lui offrant sa fidélité (II, 15) et en lui demandant d'être accueilli par elle à n'importe quelle condition » (p. 110), il eût été conforme aux usages des publications scientifiques de mettre entre guillemets ce que nous avons souligné, et d'en indiquer la source, puisque c'est une citation très exacte de ce que nous avons écrit nous-même dans nos *Trois analyses de l'amour*, p. 133.

E. Delbey ne doit pas en rester là : s'il se livre à des approches moins parcellaires, s'il se montre plus soucieux des différents facteurs qui entrent en jeu dans la vie affective, la pensée et l'écriture, son prochain livre sera sûrement plus solide et plus éclairant que ce premier essai.

Claude Rambaux.

Kirk Freudenburg, *Satires of Rome. Threatening Poses from Lucilius to Juvenal* : Cambridge, Cambridge University Press, 2001, xviii et 289 pages, Bibliographie sélective, Index général.

Si la satire est, comme on sait, « intégralement romaine », il se pourrait alors que l'histoire du genre satirique reflète de façon privilégiée l'histoire politique de Rome. Telle est l'hypothèse que ce livre se propose de vérifier. À travers trois chapitres consacrés successivement à Horace, Perse et Juvénal, K. Freudenburg entreprend de mettre en lumière la double crise dont l'évolution du genre satirique est l'expression : crise poétique due à la nécessité de rivaliser avec l'œuvre de Lucilius, *primus inuentor* symbolisant la *libertas* républicaine ; crise politique due aux bouleversements introduits par l'instauration du principat, puis par son renforcement croissant, rendant l'imitation du modèle lucilien de plus en plus problématique. Écrire des satires après Lucilius est donc une entreprise perdue d'avance, mais mettre en scène cet échec attendu, c'est encore faire œuvre poétique voire, comble du paradoxe, œuvre satirique. Dans ce réseau d'irréductibles contradictions, K. Freudenburg voit non seulement l'essentiel de la dynamique de la satire post-lucilienne, mais aussi et surtout la traduction poétique de la crise, beaucoup plus profonde, d'une identité romaine déchirée entre la nostalgie républicaine et la réalité impériale.

Le premier chapitre consiste en une stimulante relecture des *Satires* d'Horace : K. Freudenburg y fait apparaître, au fil d'une argumentation rigoureuse et convaincante, à quel point les mutations politiques induites par le principat naissant informent et orientent les choix poétiques d'Horace ; sans doute n'est-il pas abusif de parler de « satire post-actienne » (p. 93), tant les contraintes exercées par le nouveau régime se font plus sensibles d'un livre à l'autre. Le mérite essentiel de ces pages est alors de ne pas laisser Horace se présenter comme le vainqueur facile d'un Lucilius qualifié de « bavard », « raboteux », et dont l'écriture irait ainsi qu'un « fleuve bourbeux » : de fait, sous ces questions de poétique traitées avec désinvol-

ture se dissimulent des questions politiques autrement plus angoissantes pour un Horace dont le statut social est en tout point l'inverse de celui de Lucilius. Ainsi en est-il du glissement opéré par Horace de l'esthétique lucilienne de la satiété par saturation (*satur*) à celle de la satiété par modération (*satis*) : K. Freudenburg y voit non pas une prise de position esthétique ou philosophique, mais une définition de la satire à l'usage du « parfait parasite » (p. 47) qui, pour rester en meilleurs termes avec chacun, se doit de ne jamais faire ou dire « rien de trop ». Horace ne cesserait donc d'illustrer poétiquement, tout au long de ses satires, l'impossibilité qu'il rencontre à assumer tel quel l'héritage lucilien. Ainsi, les pages 51-58 font apparaître de façon très convaincante que la Satire 5 du livre I (« Le Voyage à Brindes ») est tout autant une récriture du livre III de Lucilius (« Le Voyage en Sicile ») qu'une démonstration poétique en acte de tout ce qui sépare Horace du *primus inuentor* et lui interdit d'emprunter le même chemin.

Le deuxième chapitre, consacré aux *Satires* de Perse, adopte une perspective résolument originale. Selon K. Freudenburg, le recueil doit se comprendre comme une démystification de la propagande néronienne du « Nouvel Âge d'Or » et de la politique artistique menée par le prince ; de même que Néron s'invente une dimension apollinienne complaisamment célébrée par une cohorte de poètes courtisans, de même Perse invente la figure poétique hideuse du « Néron intérieur » (p. 134), mal rongeant aussi bien l'âme de l'individu que l'âme collective de Rome : présent partout mais visible nulle part, Néron serait alors la principale cible des *Satires* en même temps que leur construction littéraire la plus achevée. Il va de soi qu'une telle lecture implique certaines contorsions herméneutiques ; il convient néanmoins de reconnaître que K. Freudenburg présente de l'œuvre de Perse une interprétation à la fois cohérente et féconde. Certaines micro-analyses sont particulièrement fines : on retiendra ainsi une lecture lumineuse du vers 8 de la Satire 1 (p. 158), qui convaincra sans doute le lecteur français d'adopter la leçon donnée par les manuscrits de la classe ω préférence à la correction apportée par A. Cartault dans son édition (C.U.F., Paris, 1921) ; les applications poétiques du modèle du sorite dans l'œuvre de Perse sont également mises en lumière avec perspicacité et donnent lieu à un remarquable commentaire de la « fin » de la Satire 6 (p. 207). Sans nier l'intérêt des pages 134 à 151 consacrées aux *Choliambes*, on pourra légitimement regretter que K. Freudenburg n'ait pas pris la peine de justifier son choix de voir dans ces derniers le « prologue » des *Satires* ; ce point étant sujet à controverse, il fallait à tout le moins procéder à un état de la question et produire, si possible, quelques arguments nouveaux. Fort heureusement, cette insuffisance méthodologique est compensée par le fait que les conclusions de K. Freudenburg sont suffisamment étayées par ailleurs pour pouvoir se passer de ce douteux « prologue ».

Le troisième et dernier chapitre, consacré aux *Satires* de Juvénal, est incontestablement le moins abouti ; ses proportions réduites (57 pages) rendent l'ensemble de l'ouvrage déséquilibré. Cette brièveté provient de ce que l'analyse ne porte pas sur la totalité des *Satires*, mais presque exclusivement sur le livre I (Satires 1 à 5) ; ainsi, quelle que soit la pertinence de son propos, K. Freudenburg ne donne de l'œuvre de Juvénal qu'une présentation partielle et ce n'est certainement pas le résumé, simplificateur à l'extrême, qu'il donne du reste du recueil dans son introduction (p. 11) qui peut prétendre combler cette lacune. À l'aide d'une démonstration qui, pour être probante, ne perdrait cependant rien à être plus ramassée, K. Freudenburg établit que la portée poétique des *Satires* est indissociable du climat intellectuel de la période trajane où, comme pour exorciser un grave traumatisme et un silence trop longtemps gardé sous le règne de Domitien, le temps est à l'exaltation littéraire de la mort glorieuse des « martyrs de la *libertas* » (parmi

lesquels se trouvent de nombreuses figures de ce que l'on appelle communément « l'opposition stoïcienne ») : les *Satires* de Juvénal, tout en s'inscrivant dans la lignée de ces vengeances posthumes, en dénonceraient aussi le caractère fondamentalement vain. Juvénal s'attacherait ainsi à mettre en scène littérairement son propre échec en tant que poète satirique tard-venu. Les quelques pages consacrées à la célèbre Satire 4 sont, hélas, beaucoup moins convaincantes : une équivoque que K. Freudenburg tient à voir dans le mot *mullum* s'y trouve érigée en principe structurant du poème (p. 261), quitte à forcer parfois le texte (les *cristae* du vers 70 sont assimilées à des « nageoires » alors qu'il s'agit en réalité de la crête d'un volatile, Domitien se rengorgeant en effet comme un coq à la vue du présent qu'on lui fait). La dernière section est quant à elle remarquablement construite et argumentée, laissant apercevoir de riches prolongements de recherche. Appuyant sa démonstration sur une mise en parallèle des personnages d'Umbricius (Satire 3) et de Trebius (Satire 5) ainsi que sur une lecture métapoétique tout à fait justifiée de la Satire 5 (« Le Dîner chez Virron »), K. Freudenburg met en lumière les différents points de vue, anascopique et catascopique, que Juvénal s'est attaché à ménager dans son recueil, ouvrant ainsi la voie à une réception complexe et plurielle. Le principal mérite de cette dernière partie est ainsi de dépouiller l'honnête lecteur des dernières certitudes qu'il pouvait avoir sur l'œuvre de Juvénal et de le laisser sur un doute plus fécond que ne saurait l'être la plus ferme des conclusions.

Bien que « sélective », la bibliographie n'en présente pas moins de surprenantes lacunes, particulièrement dans le domaine français : on s'étonnera par exemple qu'il ne soit pas fait mention des travaux de J. Gérard, et notamment de son *Juvénal et la réalité contemporaine* (Les Belles Lettres, Paris, 1976) ; un simple renvoi aux chapitres II et X de cet ouvrage désormais classique aurait pourtant pu permettre à K. Freudenbrug d'écourter significativement son long excursus des pages 215 à 234. Par ailleurs, cette bibliographie reflète le déséquilibre de construction que nous avons eu l'occasion de signaler : on déplorera ainsi que, sur les quelque cent-soixante titres mentionnés, à peine plus d'une dizaine soient directement consacrés à Juvénal, ce qui — est-il besoin de le dire ? — est largement insuffisant.

Malgré ces quelques réserves — dont certaines sont néanmoins d'importance —, l'ouvrage de K. Freudenburg présente d'indéniables qualités qui sauront retenir l'attention des spécialistes. Nul doute que ce livre apportera une contribution significative au regain d'intérêt dont bénéficient les satiriques latins depuis quelques années.

Stéphane Itic.

Christine Walde, *Die Traumdarstellungen in der griechisch-römischen Dichtung* : München-Leipzig, 2001, 487 pages.

Le présent ouvrage est à bien des égards une somme, ne serait-ce que par l'ampleur de la période envisagée : toute la poésie grecque et latine, d'Homère à Lucain, ce qui constitue une gageure. On se demande, étant donné la visée quasi-encyclopédique de l'auteur, pourquoi elle s'arrête à Lucain, pourquoi elle ne prend pas en compte les épiques flaviens, par exemple. Elle s'en explique en présentant Lucain comme une sorte d'aboutissement, par sa manière de se situer par rapport à Virgile et par sa nouveauté. On sait du reste qu'elle a, dans un autre cadre, étudié les songes chez Valérius Flaccus (*Ratis omnia uincet*, Munich, 1998).

L'organisation du livre en fait aussi un ouvrage de référence, qui semble fait plus pour la consultation que pour une lecture suivie : il s'agit d'une série de monographies, présentant l'un après l'autre tous les songes de la poésie antique, dans l'ordre chronologique. Ce principe a l'avantage de permettre de situer les songes les uns par rapport aux autres et de suivre une évolution dans l'histoire littéraire, mais il ne va pas sans une certaine monotonie, que ne dissipe pas totalement la problématique exposée dans l'introduction : en quoi la représentation littéraire d'un songe reprend-elle et transforme-t-elle la réalité psychologique de ce phénomène (ce que l'auteur appelle le rêve spontané) ?

Ch. Walde n'a pas d'*a priori* méthodologique. Elle refuse une approche psychanalytique, en-dehors de quelques idées très générales, comme le lien entre le rêve et les situations de frontière ou de passage (naissance, sexualité, mort...) ou encore l'opposition freudienne entre signification manifeste et signification latente. Elle s'en explique dans un appendice où elle conteste l'interprétation de G. Devereux (pour la tragédie grecque). Dans un autre appendice elle envisage la théorie antique du rêve, chez Artémidore et chez Macrobe, pour conclure à la non-pertinence de ces textes pour une étude de textes littéraires (sauf peut-être la notion de rêve allégorique). Sa méthode consiste donc surtout dans l'analyse de ce qu'elle appelle les éléments du songe (« Traum-Fragmente »). Ainsi sont envisagés pour chaque songe, la façon dont il naît (« Traumentstehung »), envoyé ou non par une divinité, son déroulement (« Traumprozess »), avec toute une série de *topoi*, son contenu (« Traumbild »), son récit après le réveil (« Traumerzählung »), son interprétation (« Deutung »). Il va de soi que tous les éléments ne sont pas présents à la fois dans tous les rêves. Par ailleurs une part importante de l'analyse repose sur la comparaison entre les représentations de songes, les références explicites ou implicites, bref sur l'intertextualité.

Soucieuse de faciliter la lecture de ce gros ouvrage, l'auteur fournit de nombreux instruments d'accès au texte. À la fin le « Motivindex » fournit non seulement la liste des textes étudiés, classés d'abord par auteur, puis par nom du « rêveur » et par thème, mais encore le relevé de tous les « Traumfragmente » du songe, avec à chaque fois les textes où ils sont présents. Au début de l'ouvrage on trouve un glossaire qui définit les grandes notions utilisées, parmi lesquelles la plus importante est sans doute celle de « Traum-Ich », le moi du songe, qui offre un dédoublement de la personnalité du rêveur et permet ce décentrement du moi, si caractéristique du songe.

Si l'on envisage les résultats de cette longue enquête, on relèvera d'abord le caractère paradigmatique des deux songes de l'*Iliade*, à l'orée de la littérature : celui d'Agamemnon, qui met en œuvre la manipulation des hommes par les dieux, et celui d'Achille, où un mort apparaît à un vivant, permettant cette association entre passé, présent et avenir, qui est une caractéristique majeure du songe dans la poésie antique. La tragédie attique est une étape importante : avec le changement de genre, le songe est présenté exclusivement selon le point de vue des personnages. La période hellénistique fait la transition avec ce qui nous intéresse le plus, la poésie latine. On retiendra le songe d'Ennius au début des *Annales*, premier songe « réflexif », présentant une poétique (Ennius réincarnation d'Homère), les songes de Properce, étonnants par leur vérité psychologique : peut-être une réflexion plus développée sur le genre élégiaque et la subjectivité aurait-elle été précieuse. Le chapitre sur l'*Enéide* est certainement le plus riche, parce que les songes y constituent un réseau qui correspond à l'architecture de l'œuvre. Le plus important est sans doute l'apparition d'Hector à Enée lors de la chute de Troie, car il fait le lien avec *l'Iliade* (le passé), et avec Rome (l'avenir). Très convaincante aussi est l'étude consacrée à la descente aux Enfers, qui est un songe gardant quelques éléments de

réalité et pour laquelle Ch. Walde récuse à juste titre l'interprétation récente d'une signification anti-augustéenne. Si les songes sont moins importants chez Ovide, chez Lucain, en revanche, on assiste à un renouvellement du « genre », avec les deux songes de Pompée, et l'affirmation du narrateur comme interprète et *uates*.

Ce livre, intelligent et systématique, rendra de grands services aux spécialistes de domaines divers, notamment de poésie, tant grecque que latine.

Sylvie Franchet d'Esperey.

Brian A. Krostenko, *Cicero, Catullus, and the language of social performance* : Chicago, The University of Chicago Press, 2001, xvi et 360 pages.

Les adjectifs *bellus*, *elegans*, *facetus*, *lepidus* et *uenustus* ont fait l'objet de la riche thèse de P. Monteil (*Beau et laid en latin*, Paris, 1964) consacrée à un large examen des applications référentielles et des données culturelles, pour éclairer les relations synonymiques et antonymiques. Brian A. Krostenko s'intéresse, lui, à un problème plus particulier et montre comment le vocabulaire de l'appréciation esthétique permet d'exprimer les valeurs morales de la société. Les significations globales de ces adjectifs sont assez délicates à analyser. L'auteur a le mérite d'éviter à la fois l'inventaire des effets de sens et la généralisation excessive des abstractions sémantiques, car il explique ces nuances spécifiques comme des modulations de signifiés plus larges. *Venustus* exprime ainsi d'abord la grâce de l'attrait, *facetus* le brillant puis la réussite de ce qui est fait avec esprit et, dans une acception plus négative, avec malice. *Festiuus* se dit d'abord d'une célébration joyeuse et heureuse, puis du caractère enjoué et fin d'une personne. *Bellus* correspond à l'évaluation positive d'une situation d'après le jugement subjectif du sujet, d'où des connotations affectives. Par son étymologie, *elegans* implique l'idée d'un choix sur une base esthétique qui révèle une élégance et une distinction authentiques, mais la signification dépréciative de raffinement excessif est sans doute la plus ancienne (p. 37). *Lepidus* traduit une douceur charmante avec aussi les effets condamnables d'une décadence morale, et ensuite gagne un emploi uniquement positif pour l'agrément de quelque chose. Ces développements sémantiques, bien observables déjà au II^e^ siècle avant J.-C., s'éclairent par l'influence de l'hellénisme qui, dans la société traditionnelle centrée autour de la *uirtus*, de la gloire et de la richesse, fait se développer la conscience du beau et la pensée de l'individualisme (p. 32). Si l'idée est en elle-même classique, l'auteur met l'accent sur certains phénomènes (p. 82-84). Le *conuiuium* romain propre à célébrer les mérites acquis collectivement se transforme sous l'influence du *symposium* grec où les ressources de l'art oratoire éclairent les qualités plus personnelles dans une appréciation de nature esthétique.

L'on comprend alors les deux domaines d'applications, la réflexion rhétorique et les discours judiciaires ou politiques, et donc la place faite à l'œuvre de Cicéron. B. A. Krostenko analyse ainsi l'usage de ces adjectifs pour les qualités de la parole rhétorique telle qu'elle est héritée des Grecs et enrichie par la réflexion de Cicéron : le style d'une plaisante simplicité, et celui marqué par l'intelligence et le brillant (*facetus* et γελοῖον), la séduction des mots et des idées (*lepidus* et κομψός), l'appropriation des gestes, des répliques ou des portraits qui donnent la grâce aux propos (*uenustus* et χάρις), la réussite d'une figure (*bellus*) qui unit le raffinement (κομψός), l'agrément (ἡδύς) et le charme (χάρις), une recherche dans le style et les idées (*elegans* et ἀττικισμός), l'entrain brillant (*festiuus* et εὔχαρις). Le tableau de la p. 128 fait ressortir les relations plus complexes qu'il n'y paraît entre les termes, et le chapitre 6 donne de bonnes illustrations de ce que peut l'effet du trait quand le

brillant tourne contre le railleur sa raillerie, fait jaillir la plaisanterie ou donne son nécessaire attrait au savoir. Au-delà de la tendance à spécialiser pour ces trois cas respectivement *bellus*, *uenustus* et *lepidus*, ces termes caractérisent une parole au service de l'élite : le *sermo facetus* se comprend par rapport à la *grauitas*. Les *Discours* révèlent l'impact de l'appréciation esthétique dans l'expression de la norme. Mais le charme et la grâce pouvant être des illusions trompeuses, les termes ont aussi des applications référentielles dépréciatives. Interfèrent ainsi la valorisation et la critique, et cette ambiguïté (p. 189-200) témoigne d'une tension entre la norme et son contraire pour définir l'identité sociale (p. 201). La comparaison avec Catulle (chapitre 7) est originale. Si le poète utilise ce vocabulaire pour dépeindre surtout une identité individuelle, les termes ont une double orientation. Ils contribuent à décrire une esthétique faite de qualités qui se voient et dont l'exaltation se fait dans un nouvel art poétique qui se définit comme un jeu de l'esprit, un *lepidus nouus libellus* (1, 1). Mais ils sont aussi utilisés pour une beauté mêlée de défauts, voire licencieuse, qui remet en question la morale établie (p. 277-290) : cette dualité axiologique révèle une personnalité animée par la violence et la sensibilité, la chaleur et la dureté. À travers les spécificités et les propriétés des genres se reflètent les différents aspects d'une dialectique du bien et du mal à une époque d'instabilité des modèles. Dès les débuts de l'Empire ce phénomène s'atténue et décline : avec la sensibilité élégiaque, le sujet s'éloigne de la vie sociale et de ses gloires en même temps que la restauration de la tradition limite les interrogations axiologiques.

L'on ne peut qu'apprécier l'effort pour éclairer l'usage des mots et les évolutions culturelles. Ce champ lexical sert à traduire en somme au moins autant la parole rhétorique ou poétique de la beauté que la valeur attachée au bien à un moment où justement sa recherche est l'objet de si grands enjeux quand l'affirmation de l'individu implique une nouvelle éthique. Chez le lecteur naissent quelques interrogations. L'auteur a tendance à traiter globalement les emplois dans tel ou tel domaine, mais l'on aimerait savoir si les termes sont vraiment équivalents. À côté de Cicéron et Catulle, Lucrèce aussi pouvait être étudié, comme le montre la belle synthèse d'A. Michel, *La parole et la beauté*, malencontreusement absente de la bibliographie.

Jean-François Thomas.

Th. Fögen, Patrii sermonis egestas : *Einstellungen lateinischer Autoren zu ihrer Muttersprache* : München-Leipzig, K. G. Saur, 2000, 279 pages.

La *patrii sermonis egestas* est un topos de la littérature latine, mais Th. Fögen met en évidence des faits intéressants car, s'appuyant sur une bibliographie impressionnante, il a su éclairer des textes célèbres et d'autres moins connus avec des analyses précises qui croisent les approches linguistiques, historiques et culturelles. Il montre ainsi que les jugements portés par les auteurs anciens sur le latin, loin de se limiter à affirmer sa pauvreté par rapport au grec, révèlent une réflexion nuancée sur ses capacités. Th. Fögen souligne d'abord les enjeux du problème. Traiter de la langue nationale suppose une comparaison en fonction d'une norme, mais ne peut s'affranchir d'une affectivité réelle mêlant enthousiasme et nationalisme, étant donné qu'elle favorise l'identité collective autour de la tradition des *maiores* et aussi d'une histoire commune (p. 28-36) : en témoigne la fréquence plus grande de *sermo patrius* et de *lingua latina* comparée à celle de *sermo maternus* et de *lingua romana* (p. 51-60). Th. Fögen étudie la vision de plusieurs auteurs anciens sur cette *patrii sermonis egestas*. Lucrèce est le premier à en parler car il doit transcrire des

notions de la philosophie épicurienne, mais cette difficulté donne tout son sens au *labor* poétique (p. 73-74). Cicéron élargit la perspective en dépassant le clivage d'une opposition simple entre les deux langues, il recherche les manières d'enrichir le latin, et, comme le souligne avec raison Th. Fögen, ce travail porte l'influence de la rhétorique, car il doit être guidé par le modèle des figures, les critères de l'euphonie et certaines catégories stylistiques. Le latin possède des ressources et le stéréotype de l'*egestas* se trouve dépassé. Il l'est d'autant plus que Cicéron se montre très sensible à la richesse du latin, dont les différents niveaux de langue répondent bien aux exigences d'origine grecque du *decorum* et de l'*aptum* rhétoriques. C'est un des mérites de l'auteur que de montrer combien Cicéron est manifestement fier de sa langue : il y voit l'une des composantes de la puissance romaine et conseille de ne pas charger son propos de mots grecs (*De off.* 1, 111). Quintilien lui aussi ne reprend pas le thème de l'*egestas* malgré ce que l'on pourrait penser d'après l'importance qu'il accorde au grec dans la formation de l'orateur. S'il ne manifeste pas un fier attachement au latin comme Cicéron, il conduit une large comparaison que tout orateur doit poursuivre par une familiarité avec le grec appuyée sur l'*auctoritas* des auteurs et la *consuetudo* de l'usage. En plus des procédés déjà analysés par Cicéron, Quintilien insiste sur les capacités de traduction du latin, sur les ressources de la composition et surtout de la dérivation nominales (p. 163). La langue nationale n'est pas déficitaire. Aulu-Gelle appartient à un monde culturel très hellénisé et sa réflexion doit être replacée dans ce cadre. Il ne s'intéresse pas à la comparaison des deux langues ni aux procédés de transposition, il prend acte de la primauté du grec en accentuant les multiples apports que la tradition varronnienne lui reconnaît dans les différents domaines de l'étymologie et de la syntaxe. Cette orientation permet de comprendre la position plus originale qu'Aulu-Gelle adopte en jugeant les traductions. Il considère le rendu latin en général inférieur au grec. Là où Cicéron et Quintilien s'interrogeaient sur le recours aux néologismes ou à plusieurs mots latins pour un terme grec, il prend acte des difficultés, et cette approche philologique ouvre sur la critique littéraire. Un dernier chapitre est consacré aux auteurs chrétiens pour montrer les diverses manières de rendre le grec, depuis la translittération jusqu'à la recherche d'une expression spécifiquement latine (Saint Augustin, *Ciu.* 8, 2 ; Saint Jérôme, *Epist.* 106, 3).

La qualité et la richesse des comparaisons fait clairement ressortir que plusieurs auteurs latins ont relativisé le topos de la *patrii sermonis egestas* selon des voies différentes en fonction des relations entre les deux cultures grecque et latine. Ils manifestent ainsi une capacité de confronter les deux langues, que Th. Fögen avec justesse rapproche de la grammaire contrastive moderne. Dans cette perspective, il aurait été intéressant sans doute de dégager en conclusion une typologie des processus de traduction et de transposition.

Jean-François Thomas.

Le discours d'éloge entre Antiquité et Moyen Âge, Textes réunis par Lionel Mary et Michel Sot : Paris, Picard, 2001, 152 pages.

Constituant les actes d'une table ronde organisée, les 25 et 26 mars 1999, à l'Université de Paris X-Nanterre par l'U.M.R. « Textes, images et monuments de l'Antiquité au Haut Moyen Âge », ce petit livre très bien présenté et imprimé regroupe huit études précédées d'un Avant-propos de J. Bouffartigue, qui précise d'emblée que « les éloges discrets, fugitifs ou masqués ne sont pas l'affaire de ce volume. Il s'agit donc bien ici de l'éloge dans sa rhétorique » — et, ajouterais-je

volontiers, dans une des phases les plus productives de l'histoire d'un genre aujourd'hui suspect. Cet excellent Avant-propos, qui n'a rien de « rhétorique » au sens commun et péjoratif, peut parfois sembler excessif, par exemple en affirmant que la fonction de l'éloge « n'est pas d'édifier ni d'instruire, encore moins de juger » (sa parenté avec le blâme me rendrait peut-être moins tranchant, surtout dans une culture où l'on ne craint guère de « faire la morale »), mais il dégage parfaitement son rôle de « maintenir et consolider les institutions » : ainsi l'éloge de la chevelure par Dion Chrysostome, étudié par A.-M. Gonidou, sous des apparences de gratuité, est-il un éloge de l'hellénisme dans l'Empire romain. Conservateur, l'éloge se décline d'autre part en plusieurs genres : poésie, biographie et hagiographie, histoire (avec des rapports problématiques), liturgie même, ce qui atteste une « acculturation du rite chrétien, qui se fait l'héritier volontaire du « faste » littéraire antique ». De fait, du I^er^ au X^e^ siècle, se manifeste clairement, à travers les huit communications ici publiées, suivant l'ordre chronologique de leur objet, et souvent bien difficiles à résumer, « l'homogénéité fondamentale d'un phénomène de civilisation ».

Anne Videau étudie d'abord « Tibulle et la glorification élégiaque de Messala », qui « anticipe sur l'éloge du Prince » dans ces *Tristes* qu'elle a si bien éclairés ; laissant de côté le panégyrique anonyme de Messala, consul en -31, elle privilégie l'élégie 1, 7 de Tibulle (64 vers). Les trois grands mouvements en sont finement examinés, et l'arrière-plan religieux bien dégagé, mais dans une langue parfois obscure ou bizarrement ponctuée ; A. Videau démêle au sein de ce poème aux références multiples l'écheveau compliqué des apports alexandrins et romains, dans le cadre d'un « remembrement Orient-Occident » et d'une « association des valeurs guerrières aux valeurs de paix » après Actium, puis donne en annexe, du texte non ponctué, une traduction originale, à la fois précise, rude et fascinante. — On reste chez un auteur du I^er^ siècle avant notre ère avec la communication de M. Casevitz, sur « l'éloge des Romains chez Diodore de Sicile », qui offre une riche collection de textes traduits pour les plus importants d'entre eux ; Diodore s'y révèle finalement être « le type de l'historien moral, dont tous les récits, toutes les anecdotes conservées par les excerpteurs, visent à cette distribution de l'éloge et du blâme ; la matière romaine semble l'avoir excellemment servi dans ce dessein » (p. 60).

On atteint l'Antiquité tardive, la période « bénie » des éloges, du moins d'après ceux qui nous restent, lorsque L. Mary se demande « pourquoi l'historien Ammien Marcellin n'a pas écrit de panégyrique », malgré ce qui ressemble souvent à un éloge de Julien. S'interrogeant sur la réception par le public du IV^e^ siècle des marques de différenciation entre éloge et historiographie, il examine les déclarations méthodologiques d'Ammien, surtout en 16, 1, 3 : l'historien rejette l'*argumentum* trompeur au profit du *documentum* désintéressé, mais revendique aussi le droit de mêler le blâme à l'éloge des puissants ; se voulant proche du censeur, il critique l'adulation des panégyriques impériaux, surtout lorsque Constance fait lui-même le sien propre ! — Vient ensuite une comparaison avec le panégyrique de Julien par Mamertin, très révélatrice de la position « en surplomb » de l'historien par rapport aux panégyristes, alors même que ceux-ci se veulent de plus en plus les garants de la vérité historique et les concurrents des historiens dans les *recitationes*.

J. Fontaine consacre une belle étude au *De laude Spaniae* d'Isidore de Séville (c'est-à-dire à la préface du *De origine Gothorum*, un texte de 625 — et non 525, coquille de la p. 61) comme « manifeste politique et culturel » à la fois « singulier » et « familier » ; le texte en est donné (éd. Mommsen retouchée) et traduit avec éclat, puis vient un commentaire linéaire qui l'inscrit dans une tradition littéraire, et dégage sa valeur de programme politique (à mettre en parallèle avec la conclusion

de l'ouvrage historique, moins favorable à Rome, ce qui s'explique par l'éviction des Byzantins par Suinthila, au début des années 620), mais aussi sa signification esthétique : un « maniérisme dominé et limité » dont les procédés sont analysés minutieusement, sans jargon, mais avec toute l'attention que l'on sait à J. Fontaine pour l'intime rapport qui unit les faits de langue, de littérature et de civilisation, jusque dans ce qui ressemble à « un corrigé de *praeexercitatio* scolaire ». Une brève bibliographie, très à jour, conclut ces quelques pages du grand « isidorien ».

M.-C. Fayant étudie ensuite « l'éloge de Justinien dans la *Description de Sainte-Sophie* de Paul le Silentiaire », longue et belle *ekphrasis* hexamétrique de 563, encadrée par deux éloges, de l'empereur et du patriarche à chaque fois ; l'éloge déborde d'ailleurs largement sur le reste du poème. La prééminence de l'empereur, même sur le patriarche, est soulignée par tous les moyens : les architectes et le patriarche sont ceux de Justinien, le patriarche soutient par ses prières l'œuvre impériale... Il ne faudrait cependant pas, comme le souligne très justement M.-C. Fayant, ne rien voir là que flatteries, ni conclure au rôle insignifiant du patriarche : outre la fonction parénétique de tout éloge (un aspect trop souvent méconnu de cette littérature, et qui eût peut-être mérité ici un essai spécifique), il s'agit alors de rééquilibrer le rapport entre État et Église dans une perspective « césaropapiste », et de recréer une unanimité menacée autour d'un empereur alors déclinant.

Le long article de Ph. Bernard sur « les fastes de l'éloge dans les liturgies latines, du IV^e^ au IX^e^ siècle », avec ses 60 pages, mériterait un compte rendu bien plus détaillé que ce que l'on peut envisager ici. L'omniprésence de la rhétorique contribue puissamment au caractère triomphaliste de ces textes méconnus par les historiens de la littérature, où l'on relève de rares emprunts presque littéraux aux auteurs patristiques, mais surtout une forte influence de l'éloge tardo-antique, notamment dans les préfaces conçues comme des *gratiarum actiones* d'ascendance païenne ou chrétienne. Ph. Bernard propose d'abord un relevé des sources disponibles, et indique les raisons qui l'amènent à privilégier le rit gaulois, tel qu'on peut l'appréhender en son état du VII^e^ et du début du VIII^e^ siècle. Il se livre, sur le corpus ainsi délimité, à une minutieuse étude du vocabulaire, du style et des thèmes propres au discours d'éloge, avec une sensibilité littéraire qu'on est heureux de constater chez un historien ; il donne de nombreux exemples de ces textes assez difficiles d'accès pour le profane, tel un bel *exultet* mérovingien, en les traduisant fort bien, et en recourant entre autres à un vouvoiement de Dieu bien accordé à leur rhétorique. De ces pièces « littéraires au sens plein du terme » et même « avant tout » (p. 121), il esquisse enfin l'évolution jusqu'au coup d'arrêt carolingien, y relève la précoce invasion du discours d'éloge en tout domaine, et y fait voir un bel exemple d'inculturation du christianisme dans le monde romain tardif. Des annexes nous permettent de goûter quelques textes significatifs, et la riche bibliographie servira au curieux comme à l'érudit, que combleront également des notes abondantes, substantielles et pratiquement impeccables (on signalera simplement, p. 107 n. 101, que le poème de saint Avit est maintenant disponible dans la collection « Sources chrétiennes », grâce à N. Hecquet-Noti).

Enfin M. Goullet situe « la *laudatio sanctorum* dans le haut Moyen Âge, entre *uita* et éloge ». Après avoir constaté que le classement générique de la *B.H.L.* n'a pas nécessairement une « assise médiévale » à cet égard, elle étudie les rapports de ce type de texte avec le discours d'éloge funèbre, parfois publié, ou d'éloge honorifique, ancré dans la *gratiarum actio* consulaire et adopté par le christianisme (on est alors en présence de la christianisation de l'éloge d'un « témoin du Christ », vivant ou mort, dans le cadre d'une filiation à la fois littéraire et fonctionnelle, comme l'a montré M. Heinzelmann ; se posent les questions du lien entre public,

auteur et commanditaire, et de l'intégration dans la liturgie), mais aussi avec la biographie (M. Goullet a certes raison de ne pas surévaluer sur ce point l'influence de Suétone, mais à côté des « grandes biographies ascétiques », ne faudrait-il pas aussi faire la part des vies de sages et de philosophes de l'Antiquité tardive ?). Ces textes semblent donc être au confluent de deux traditions, l'une orale et discursive, l'autre écrite et narrative, entre lesquelles il y a bien sûr diverses interactions. M. Goullet étudie alors la rhétorique de l'éloge hagiographique, par rapport à ses modèles antiques, et le degré de christianisation des valeurs païennes ; elle prend l'exemple de différents thèmes, la noblesse des origines (dont l'absence peut cependant être compensée, dans la théorie panégyrique des Anciens eux-mêmes : voir Ménandre le Rhéteur dans le t. III de Spengel, p. 370-371), la précocité, le choix divin, la demande d'inspiration divine, et en conclut que « le portrait du saint ne fait qu'exacerber certaines potentialités du portrait antique » (p. 150) — encore faudrait-il souligner l'orientation beaucoup plus théocentrique de la vie du saint chrétien par rapport à celle du héros antique. Cet essai limpide et suggestif se termine par la présentation de deux biographies d'évêques lorrains où les hagiographes médiévaux ont brouillé la distinction discours/récit.

La longueur de ce compte rendu se veut la preuve de la richesse et de l'intérêt, pour le recenseur, de cet opuscule qui doit inaugurer une série de publications prometteuses. Un seul regret minime, que j'hésite cependant à formuler de peur de sembler « prêcher pour mon saint », si j'ose ainsi parler : que le genre si fécond de la poésie panégyrique latine n'ait pas ici trouvé d'illustration. Une étude du *Discours sur la Royauté* de Synésios de Cyrène à l'empereur Arcadius, avec sa *parrhêsia* savamment calculée, aurait également pu constituer un contrepoint intéressant aux types de textes ici examinés. Mais c'est le propre d'une recherche stimulante, et celle-ci l'est assurément, que de suggérer l'ouverture d'autres pistes.

Vincent Zarini.

Niklas Holzberg, *Catull. Der Dichter und sein erotisches Werk* : München, Verlag C.H. Beck, 2002, 228 pages (bibliographie, index *nominum et rerum*, glossaire, *index locorum*).

N. Holzberg propose ici une lecture de Catulle destinée, comme le dit la 4e de couverture, à « un large public », et orientée autour du caractère « érotique » de l'œuvre catullienne. Après un avant-propos (p. 7-10) où l'auteur explique ses intentions, l'ouvrage commence par une 1ère partie intitulée « à la recherche de l'auteur caché » : N. Holzberg, fidèle à sa vision de l'élégie (il lui dénie toute révélation d'ordre biographique), indique que l'on entend dans les *Carmina* la *persona* fictive de Catulle et elle seule ; il réduit à néant l'identification Lesbie-Clodia proposée par Apulée, et affirme que Lesbie est une pure construction du poète (p. 17) ; il s'attache ensuite à montrer, en étudiant diverses pièces qu'il met en rapport (par ex. C. 5-7 et C.8), que la plupart des pièces du Véronais, « loin de présenter les indignations d'un jeune homme de mœurs pures devant les dépravations de la société » (p. 23), étaient destinées à faire rire ses contemporains et à les « stimuler sexuellement » (« erotisch anregten », *ibid.*) ; ainsi le seul sens du pseudonyme Lesbie qu'il accepte est-il celui d'« hétaïre » ; cette 1ère partie se termine par l'étude des diverses influences subies par Catulle. Le livre suit ensuite le plan que N. Holzberg distingue dans le *liber Catullianus* qui, selon lui, était à l'origine divisé

en trois livres (p. 40). La 2e partie intitulée « Sous le signe du moineau : le 1er livre des *Poèmes* » commence par rappeler les diverses interprétations du « moineau », qui ne symboliserait pas seulement le sexe de l'auteur, mais aussi « la personne du *poeta* dans son ensemble » (p. 67) ; ce 1er livre est ensuite présenté, *via* une lecture métalittéraire, comme un « voyage poétique » (p. 67-87) : les pièces 1-34 permettent de prendre connaissance des thèmes dominants de l'œuvre, que les pièces 35-60 reprennent avec une organisation différente ; l'auteur s'intéresse ensuite au personnage de Lesbie (« du moineau à la lionne », p. 87-101), en affirmant qu'il ne saurait être question ici d'un « roman d'amour » (p. 88), mais d'une série de réflexions sur certains aspects d'une relation amoureuse, dans lesquelles Lesbie peut apparaître comme une « *puella* iambique » (p. 100), car sa présentation se fait le plus souvent par le biais d'une érotique obscène ; les pages 101-105 s'occupent des C. 15, 16, 21, 23, 24, 26 (Juventius, Furius et Aurelius), dans lesquels il apparaît que Catulle, loin de se conformer dans sa relation avec Juventius à ce que l'on attend d'un homme à Rome, s'efforce en revanche ostensiblement de le faire dans ses relations avec ses prétendus rivaux ; enfin, cette 2e partie se clôt sur une étude des pièces dans lesquelles Catulle s'en prend aux hommes en vue à Rome (C.28, 29, 47, 57), pièces destinées, selon N. Holzberg, au pur amusement des lecteurs (p. 109), y compris les personnages concernés, qui ne sauraient les prendre au sérieux (p .110). La 3e partie s'intitule « Variations sur le mariage : le 2e livre des *Poèmes* », et N. Holzberg montre que le thème central de ce 2e livre (le mariage) est développé sous divers aspects, qui conjuguent parfois certains motifs du 1er livre (p. 116) ; selon lui, le chant d'hyménée du C. 61 est pure fiction et, dans le C.62, s'expriment en fait les deux côtés de la *persona* de Catulle (côté féminin dans le chœur des jeunes filles, côté masculin dans celui des jeunes gens) (p. 126) ; ce jeu sur l'échange des rôles sexuels atteint son paroxysme dans le C. 63 sur Attis, étudié p. 126-132 ; le chapitre suivant, « Hochzeit mit Einlagen » (p. 132-150), étudie le poème 64, et attire l'attention sur des parallèles intéressants entre ce poème et les C. 11, 60 et 62 (rapports entre Achille et Lesbie). La 4e partie de l'ouvrage (« Les relations familiales : le 3e livre des *Poèmes* ») commence avec l'étude du poème 65 (la mort du frère, loin d'être un événement autobiographique, est considérée comme un « lieu » typiquement élégiaque) ; les poèmes 66 et 67 sont ensuite présentés comme complémentaires, et donc envisagés ensemble (p. 156-163) : selon N. Holzberg, la « boucle de Bérénice », à travers laquelle Catulle s'exprime, n'est pas aussi élogieuse vis-à-vis de l'institution du mariage qu'on le croit généralement, et le C.67 présente le thème « mariage et famille » du côté burlesque (p. 163), ce qui doit nous conduire à remettre en doute l'idée que Catulle rêve d'un mariage avec Lesbie (p. 160) ; les pages 163-172 s'intéressent au C.68, dans lequel l'auteur voit en particulier un « tour de force poético-érotique » (p. 166) ; les pièces 69-72 sont regroupées autour du thème « Lesbia und die treulosen Freunde », étudié p. 174-176, et les dernières pièces (C.96-116) sont qualifiées de « pot-pourri » des thèmes catulliens (p. 176) ; quant aux pièces qui, dans ce 3e livre, parlent de Lesbie, N. Holzberg les divise (p. 179-190) en deux groupes successivement étudiés : C.70, 72, 75, 76, 79, 83 et 85 d'une part (tournant autour des réactions de Catulle face à l'infidélité de Lesbie, jusqu'au fameux *odi et amo*) et C.86, 87, 92, 100, 104, 107 et 109 d'autre part (où Catulle s'efforce de présenter sa relation comme ne lui donnant plus de motif de souffrance) ; le chapitre suivant présente le poète comme « un moraliste peu digne de foi » (p. 191-198), en étudiant les pièces qui traitent de l'inceste et de la fellation (C.74, 78-80 et 97-99), avant de s'intéresser au personnage de *Mamurra-Mentula* (p. 203-206 : « Bruder Schwanz ») ; enfin, l'ouvrage se termine (avant la bibliographie et les *indices*) par un chapitre intitulé « ein offener Epilog » (p. 207-211), étude du C.116 qui joue le rôle de « l'épilogue du Catulle callimaquéen et iambique »

(p. 210), épilogue « ouvert » qui engage le lecteur à pratiquer une seconde lecture, qui l'amènera à de nouvelles découvertes.

L'ensemble propose un parcours original et intéressant dans l'œuvre de Catulle, intellectuellement stimulant même si l'on ne partage pas toutes les vues de l'auteur, en particulier quant à la signification de certains poèmes.

Sylvie LAIGNEAU.

Santiago LOPEZ MOREDA, *Valerio Flaco* : Madrid, Ediciones Clásicas, Biblioteca de la Literatura Latina 7, 2000, 89 pages.

Destiné à un large public, ce petit ouvrage est une présentation générale des *Argonautiques* de Valérius Flaccus accompagnée de quelques morceaux choisis traduits en espagnol et d'une bibliographie sélective ; S. LOPEZ MOREDA a par ailleurs publié, en 1997, une traduction présentée et annotée de l'ensemble des *Argonautiques*, dont cet opuscule est manifestement issu. Il s'agit donc d'une œuvre de vulgarisation, mais reposant sur une information sérieuse (non exempte toutefois de quelques lacunes importantes ; voir plus bas) et sur une lecture personnelle de l'œuvre aboutissant à ce que l'on peut considérer comme une véritable thèse.

L'ouvrage commence par une chronologie de la vie politique et littéraire de Tibère à Nerva (où l'auteur s'avance un peu en fixant à 90 ap. J.-C. la mort de Valérius Flaccus, dont la date est impossible à déterminer à douze ans près !). Vient ensuite une présentation synthétique des rapports entre Littérature et Pouvoir à l'époque flavienne, suivie d'un aperçu sur les formes et thèmes de l'épopée « néo-classique », qui oriente en fait la lecture vers ce qui est foncièrement la thèse de l'ouvrage : l'appartenance des *Argonautiques* à un courant épique néo-alexandrin, plus proche d'Ovide que de Virgile, et s'éloignant de la tendance néoclassique représentée par ce dernier (tendance à laquelle on rattache habituellement Valérius). C'est cette idée directrice qui sous-tend ensuite toute la présentation de l'œuvre, et conditionne le choix des extraits présentés en traduction ainsi que les quelques lignes les introduisant. Cette présentation générale comporte ensuite, successivement, une mise au point sur les problèmes délicats de la datation (où l'auteur affiche sa préférence pour l'hypothèse basse de la rédaction sous Domitien) et de la structure (où il se rallie à la thèse majoritaire mais non unanimement admise d'un plan initial en huit chants), une récapitulation des antécédents littéraires de la légende argonautique, et trois chapitres d'analyse de l'œuvre (tradition et innovation / les *colores* de la nouvelle poésie épique / valeur de l'œuvre) en fonction de la clé de lecture susmentionnée ; elle s'achève sur deux chapitres consacrés à la postérité de la légende, dans les *Argonautiques orphiques* et les *Lusiades* de Camoëns. Notons au passage, p. 24, une erreur sur l'*agnomen* de Valérius Flaccus : il faut lire *Setinus*, et non *Sentinus*. Quant à la bibliographie qui clôture l'ouvrage, elle se veut évidemment sélective, mais on regrette l'absence d'études importantes comme celles de F. MEHMEL, M. WACHT, U. EIGLER, U. GÄRTNER, et D. HERSHKOWITZ (entre autres), et l'on s'étonne surtout de celle de l'édition Budé de G. LIBERMAN (chants I-IV), parue en 1997, soit trois ans avant le présent opuscule.

Cette analyse met donc l'accent de façon particulièrement appuyée sur ce que l'auteur appelle le « néo-alexandrinisme » de l'œuvre de Valérius, un concept qui mérite discussion. Il y aurait des choses à dire sur la façon schématique d'opposer Ennius et Virgile d'un côté, les néo-Alexandrins de l'autre (p. 22) quand on sait la

part que fait la synthèse virgilienne à l'apport de l'Alexandrinisme, mais c'est avant tout de Valérius qu'il s'agit de parler ici. L'auteur a raison de souligner tout ce que doit ce dernier à Ovide et à Catulle (et tout ce qu'il doit aussi, d'un autre côté, à la tragédie et à Sénèque) : ces influences ont été parfois sous-estimées par une critique trop exclusivement focalisée sur les *loci uergiliani*. Il a raison aussi de mentionner cette tendance vers le romanesque que l'on sent à l'œuvre dans l'épopée de Valérius, et la faiblesse du soubassement politico-religieux de son récit, qui nous éloigne assurément beaucoup de l'*Enéide*. Mais à trop vouloir réagir contre les lectures exclusivement « virgiliennes » des *Argonautiques*, on court le risque de tomber dans l'excès inverse, et d'oublier tout ce qui sépare Valérius d'Apollonios de Rhodes, sa source alexandrine : l'effort du poète latin pour imposer à la trame narrative une structure d'ensemble soigneusement élaborée (et d'influence virgilienne), sa volonté de rehausser la stature héroïque de Jason (dans la limite permise par les données légendaires) et de moraliser (voire de « romaniser ») certains épisodes, ses références récurrentes à l'épopée homérique, l'introduction d'épisodes guerriers de la pure veine homérico-virgilienne (au chant VI), et surtout, l'abondance des réminiscences de l'*Enéide* qui reste bel et bien le principal modèle de Valérius. L'ouvrage de D. Hershkowitz (*Valerius Flaccus' Argonautica. Abbreviated Voyages in Silver Latin Epic*, Oxford, 1998) met bien en valeur la plupart de ces aspects. Il y a tout de même, à la base du projet poétique de Valérius Flaccus, une intention claire de « virgilianiser » le récit d'Apollonios, qui ne doit pas être perdue de vue au profit des influences secondaires, au premier rang desquelles figure en effet Ovide. Il n'y a aucune contradiction à parler à la fois de néo-virgilianisme et de néo-alexandrinisme, à condition de bien caractériser et hiérarchiser les deux aspects.

Cela étant, il s'agit d'un ouvrage utile, qui peut contribuer à faire mieux connaître l'œuvre de Valérius Flaccus auprès d'un large lectorat. Il y a en effet comme un paradoxe : alors que la légende des Argonautes est l'une des mieux connues du grand public (notamment grâce au film savoureux de Don Chaffey), les textes anciens relatant cette légende (aussi bien Valérius qu'Apollonios) sont peu accessibles à ce même public. Toute initiative visant à les sortir du cercle étroit des spécialistes doit donc être saluée et encouragée.

François Ripoll.

Gabriele Thome, Jens Holzhausen (édd.), *Es hat sich viel ereignet, Gutes wie Böses. Lateinische Geschichtsschreibung der Spät- und Nachantike* (Beiträge zur Altertumskunde 141) : Munich-Leipzig, K. G. Saur Verlag, 2001, 213 pages.

Nonnullae res uel rectae uel improbae. Sous ce titre emprunté à Grégoire de Tours dans le prologue de ses *Histoires* se trouvent rassemblées les contributions issues d'une rencontre des deux universités de Berlin (*Freie Universität*) et de Prague, du 13 au 15 janvier 2000 à Berlin.

Le but de la rencontre était de définir les passerelles qui relient l'historiographie latine antique à celle du moyen âge et de l'époque moderne, et de tenter ainsi de contribuer à une réflexion sur la naissance et la nature de la pensée européenne d'une part, de la pensée nationale d'autre part.

Six contributions portent sur l'Antiquité tardive : Eutrope et sa caractérisation des empereurs romains (B. Mouchová), l'indifférence de Végèce en matière de religion (V. Marek), les traces de littérature chrétienne dans l'*Histoire Auguste* (F. Mundt), l'emploi des particules *ergo* et *igitur* chez Ammien Marcellin (B. Krylová), les aspirations littéraires et la vérité historique dans l'œuvre de

Claudien (F. Felgentreu) et, enfin, les traditions païenne et chrétienne dans les *Histoires* de Grégoire de Tours (J. Führer).

Viennent ensuite six autres études portant sur la pensée médiévale et moderne : le concept d'Europe au moyen âge et à l'époque moderne (Deug-Su I), une présentation de l'œuvre du moine tchèque Christian (*Christianus monachus*) dans le contexte de la littérature d'Europe centrale au x^e^ siècle (J. Kalivoda), une réflexion sur l'histoire des croisades à partir des *Gesta Tancredi* de Raoul de Caen (K. Elm), une enquête sur le sentiment national dans l'*Epitoma Rerum Germanicarum* de l'humaniste alsacien Jacob Wimpfeling (W.-W. Ehlers), une présentation de l'œuvre du moine Nicolaus Heesius et sa contribution à l'histoire de l'abbaye cistercienne d'Himmerod en 1640 (A. Lozar) et, pour terminer, une enquête sur le concept de patrie et les tendances patriotiques dans l'historiographie et l'hagiographie latines en Bohème aux xvii^e^ et xviii^e^ siècles (M. Svatos).

La question centrale de toutes les discussions portait sur le fonctionnement du jeu entre réalité historique et forme littéraire et, plus particulièrement, sur la fonction du destinataire dans l'élaboration de l'œuvre. Ainsi, le traitement du fait historique, l'insertion dans un genre ou dans une tradition littéraire de même que la qualité du style ne sont jamais en rien révélatrices du niveau de culture d'un auteur, mais conditionnées en grande partie par les attentes connues ou supposées du destinataire de son œuvre. Cette réalité implique de la part de celui qui étudie l'historiographie la prise en compte des comportements liés à l'époque et à l'environnement social de l'auteur. Dès lors, il apparaît aux contributeurs de ce volume, mais aussi à leur lecteur, à quel point une collaboration étroite entre historiens et philologues est nécessaire et indispensable dans l'étude des textes historiographiques : aux historiens d'avoir conscience que leurs sources sont écrites d'après les règles de la littérature narrative, aux philologues de savoir que leurs récits traitent de faits historiques réels.

Cécile Bertrand-Dagenbach.

Antoine Foucher, Historia proxima poetis. *L'influence de la poésie épique sur le style des historiens latins de Salluste à Ammien Marcellin* (Collection Latomus, vol. 255) : Bruxelles, 2000, 487 pages.

Placé sous l'invocation de Quintilien, dont il élargit la perspective, l'ouvrage étudie l'évolution stylistique de l'historiographie latine sous l'effet conjugué de la rhétorique, point de départ à Rome de toute réflexion sur le genre historique, et de l'influence croissante de l'épopée. Il s'agit de montrer comment l'on est passé d'une pratique dénuée d'autonomie stylistique à une véritable poétique de l'histoire. Après avoir rappelé le rôle déterminant de Cicéron dans la constitution d'un genre historique proprement romain et explicité les rapports entre la morale, l'épopée et l'histoire (première partie, pp. 33-116), l'auteur analyse comment est mise en œuvre, sur le plan stylistique, cette proximité des deux genres par chacun des historiens étudiés. Prenant soin de définir ce qu'il faut entendre par poétisme et archaïsme, A. Foucher commence par étudier le vocabulaire épique, la forme la plus simple de « l'intertextualité » — puisqu'il sacrifie à cette terminologie, ainsi qu'à la « dérivation hypogrammatique » de Riffaterre — (deuxième partie, pp. 117-260), pour terminer sur des formes plus complexes : la citation et le récit (troisième partie, pp. 261-432). Fondées sur de solides relevés lexicographiques et des rapprochements avec les épopées connues, tels que l'interdépendance d'Ennius, de Virgile et de Tite-Live, les analyses trouvent leur point d'aboutissement dans l'étude du récit de bataille chez les historiens, l'un des plus riches du livre, avec une

typologie séduisante : récit pragmatique, récit pathétique et récit épique. Équilibrée, la bibliographie ne pouvait être exhaustive sur un tel sujet et il sera toujours loisible de rajouter des articles — notamment d'A. Michel sur le style de Tacite et l'esthétique européenne (*Caesarodunum* XV bis) ; pour l'analyse des infinitifs sallustiens (p. 91), mieux vaut se référer aux séquences rythmiques de J.-P. Chausserie-Laprée, utilisé ailleurs, qu'aux travaux anciens de P. Perrochat. Les citations sont données tantôt dans le seul texte latin, tantôt dans les deux langues, plus rarement dans la seule traduction (par exemple notes 243 et 580) : sans doute eût-il été préférable de s'en tenir à un système plus cohérent — page 124, dans la citation de *l'Institution oratoire*, il faut écrire *adsertores* ; page 130, note 524, rajouter le paragraphe 118 à la référence. Il est impossible de détailler les observations intéressantes de l'auteur sur *l'aemulatio*, sur les lois de la citation poétique, sur le récit tragique, sur la datation de Quinte-Curce... Le livre retrace très clairement, preuves à l'appui, l'évolution poétique de la langue des historiens et relativise, dans celle-ci, la part prise par Salluste. Commencé par une citation de Quintilien, le livre s'achève sur une prosopopée de Cicéron, ou presque, qui peut enfin voir ses vœux exaucés : « l'histoire, désormais, fait honneur à la littérature latine ».

Mais cette ferveur a son revers : l'objection que l'on peut faire à la thèse, car l'ouvrage en est une, est de considérer l'écriture épique comme une nécessité de la *fides* de l'historien à Rome, comme si l'héroïsation de l'histoire ne comportait aucun risque pour la véracité de la représentation du passé. C'est épouser d'emblée le point de vue des Anciens, mais en minimisant le processus d'élucidation rationnelle de l'historiographie grecque (simplement suggérée en fin de volume, p. 384), chez Polybe par exemple, « l'un des historiens les plus intelligents et les plus honnêtes de l'Antiquité » (C. Nicolet) et en allant au-delà de la pensée de Cicéron, dont l'auteur note à juste titre le silence sur la question (pp. 55-56) ; en conséquence, c'est faire reposer la première partie de l'ouvrage, consacrée aux fondements théoriques, sinon l'ensemble, sur une pétition de principe... mise à mal ultérieurement par l'auteur lui-même, lorsqu'il évoque les champs de bataille d'Ammien Marcellin dont la « mise en scène épique, à grand renfort de clichés, pourrait étonner de la part d'un homme confronté lui-même aux réalités de la guerre, et qui, de ce fait, pouvait en rendre compte avec précision » (p. 327) ou les descriptions de combat chez Hérodote : « cette imprécision, condamnable d'un point de vue historique, s'est donc révélée chez Hérodote génératrice de variété, d'un point de vue littéraire et stylistique ». Or, sans aller jusqu'aux sarcasmes de Lucien Febvre et ses épigones pour « l'histoire-récit » et « l'histoire-bataille », il n'est pas nécessairement anachronique (contrairement à ce qui est dit dans la conclusion, p. 439) de s'interroger sur cette tension entre une vérité poétique, recherchée ici de toute évidence par des historiens stylistes qui s'efforcent de créer leurs propres mythes susceptibles de rivaliser avec ceux des poètes dont ils envient le prestige (voir les travaux de M. Finley), et une vérité historique, qui est de l'ordre du singulier, puisque c'est Aristote lui-même qui fonde la distinction entre le vrai et le vraisemblable, et plus encore la distinction entre la vérité universelle de la poésie et la vérité singulière de l'histoire — relevant d'une spécificité précisément niée dans les scènes de bataille mentionnées pour plaire à un auditoire avide d'effets rhétoriques. Mais il s'agit d'un choix de méthode et, dans son ordre, celui de la stylistique, le livre présente une grande cohérence, suit un plan bien articulé et donne en définitive de précieuses clefs pour comprendre le pouvoir considérable de séduction que les historiens latins n'ont cessé d'exercer sur les écrivains européens, à l'instar de Chateaubriand, cité dans la dernière page.

Jacques-Emmanuel Bernard.

E. COURTNEY, *A Companion to Petronius* : Oxford, Oxford University Press, 2001, 238 pages, index.

Qui ne connaît rien ou peu au *Satyricon* de Pétrone aura tout intérêt à lire cet ouvrage d'un spécialiste qui, depuis la parution d'un article dans *Philologus* 106 (1962) sur *Parody and Literary Allusion in Menippean Satire*, n'a cessé de fréquenter cet auteur latin, et qui se propose ici, par une approche philologique et historique, de faire apparaître les différentes strates dont est constituée, de manière essentielle, l'œuvre de Pétrone. Le titre suppose la recommandation suivante qui s'applique surtout aux étudiants auxquels s'adresse en priorité E. COURTNEY : après avoir lu une partie du *Satyricon*, la considérer à la lumière de ses commentaires. L'auteur étudie en effet chaque épisode dans un ordre chronologique après l'avoir résumé. Il justifie ces résumés, qui peuvent paraître fastidieux à celui qui connaît bien le *Satyricon*, par le fait que le but de son ouvrage est avant tout historique, et non esthétique.

Après une courte bibliographie, cet ouvrage se compose de huit parties. Les deux premières présentent l'auteur, l'œuvre et son contexte. Il faut examiner comment Pétrone et ses lecteurs réagirent devant les situations créées en rappelant l'arrière-plan dont ils étaient familiers. E. COURTNEY soutient que l'auteur appartient à l'époque néronienne et serait le Pétrone dont parle Tacite. Il soulève la question de savoir si, dans le festin de Trimalchion, se trouvent des allusions voilées aux banquets néroniens. Il ne pense pas que Trimalchion soit une caricature de Néron, mais plutôt que Trimalchion tente de ressembler le plus possible à la figure de l'empereur. Puis E. COURTNEY fait l'historique du genre romanesque et discute, après tant d'autres, de l'origine du roman grec, sans apporter de réponse novatrice. Mais il a le mérite de souligner le nombre considérable de parallèles thématiques, surtout dans la technique narrative, qui existent entre Pétrone et Achille Tatius. Sur la question de l'identité des personnages, E. COURTNEY reprend des hypothèses connues : Encolpe et Giton auraient été des affranchis de Lichas ; Encolpe se serait offert comme bouc émissaire au début de l'œuvre que nous avons perdu et, après son expulsion rituelle de Marseille, aurait commencé ses errances.

Les chapitres III à VII proposent une analyse des différents épisodes qui sont parvenus jusqu'à nous, en faisant apparaître les thèmes majeurs de chacun sous forme de commentaire linéaire qui synthétise toute la bibliographie sur Pétrone, mais ne contribue pas à apporter un éclairage vraiment nouveau. Pour celui qui n'a pas le temps de se plonger dans cette immense bibliographie, l'ouvrage se révèle, bien sûr, d'un secours précieux.

Le dernier chapitre est le plus intéressant à nos yeux, car il propose une synthèse sur quelques aspects importants de l'œuvre, notamment le recours systématique à l'allusion littéraire que pratique Pétrone non seulement dans un but de caractérisation, mais aussi pour offrir un commentaire sur son temps. Pétrone écrit, pour E. COURTNEY, une parodie de roman. L'auteur rappelle que, derrière la *Cena Trimalchionis*, se profilent le *Banquet* de Platon et la *Cena Nasidieni* d'Horace ; les discussions sur la théorie littéraire (chapitres 1-5 et 118) et le thème de la captation d'héritage relèvent de la tradition de la satire romaine. Pétrone aime à parodier ses sources : par exemple, Eumolpe, aux chapitres 113-115, rappelle Ovide composant un poème durant la tempête qu'il subit en mer lors de son départ en exil (*Tristes*, 1, 11) ; il parodie Sénèque et son style tragique au chapitre 89 ainsi que Lucain. S'ajoute à cet esprit de raillerie une récurrence des métaphores théâtrales qui fait écho à l'atmosphère de théâtre dans laquelle vit Néron et son entourage auquel appartient Pétrone. Enfin, au-delà d'une lecture comique du *Satyricon*, une

lecture symbolique doit être faite qui met en évidence certains thèmes récurrents, comme celui de l'importance du sexe, de l'errance, de l'illusion et de la tromperie.

E. Courtney offre une analyse claire, méthodique et synthétique de l'œuvre complexe de Pétrone, une sorte de « guide » que l'on pourra surtout recommander à un public non averti désireux de se familiariser avec elle.

Géraldine Puccini-Delbey.

Jacqueline Vons, *L'image de la femme dans l'œuvre de Pline l'Ancien*, coll. Latomus, vol. 256 : Bruxelles, 2000, 480 pages.

C'est sur une matière extrêmement riche qu'a travaillé J. Vons. Le *corpus*, même limité à une œuvre unique, est énorme, puisque la véritable encyclopédie de Pline comporte 37 livres. Mais en outre les références à la femme sont disséminées un peu partout et apparaissent parfois là où on les attendrait le moins. Comme de plus l'auteur se refusait à se borner à un travail purement descriptif, mais voulait tirer de son étude un enseignement, on imagine la somme de travail que représente cette synthèse. Elle aborde son sujet avec prudence par l'esquisse de figures féminines que le lecteur peut rencontrer au fil des pages dans l'œuvre de Pline ; les femmes étrangères ou mythiques restent de simples références culturelles, généralement stéréotypées. Les personnages de femmes romaines sont plus individualisés ; il apparaît déjà que Pline distingue deux catégories de femmes : celles qui sont destinées au plaisir, celles qui sont destinées à la procréation et par conséquent à la garde de la maison : les épouses des citoyens romains (on pourrait ajouter que les catégories féminines ne sont donc pensées que par rapport aux besoins physiologiques ou sociaux des hommes). Des premières il n'est quasiment pas question. La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée au corps féminin, conséquence directe du postulat de la finalité biologique de la femme et de la fonction sociale qui en découle. Pline partage les préjugés d'Aristote sur l'infériorité naturelle de la femme, sorte d'homme inachevé, proche de l'enfant ; mais cette faiblesse est compensée par sa capacité à reproduire l'espèce humaine. Là seulement on peut trouver une image valorisante de la femme. C'est pourquoi Pline accorde une importance démesurée à une partie du corps féminin, l'utérus. Il accumule conseils, recettes et remèdes censés garder au corps féminin la bonne santé indispensable pour que la femme mène à bien la tâche essentielle qui lui est dévolue. Parallèlement, on constate la présence obsédante du sang menstruel (plus de 150 occurrences de *menses* ou de *purgatio*). Comme un utérus sain, des règles régulières sont la condition nécessaire pour qu'une femme puisse remplir sa mission et mériter le statut que lui accorde la société. Même la troisième partie de l'étude, consacrée à la parure féminine, traite encore du corps de la femme (elle s'intitule d'ailleurs : « Le corps exposé ou l'art du masque »). Pline ne s'intéresse pas au caractère culturel de la parure féminine : il n'y voit que l'effet d'un détestable goût du luxe. Au total l'auteur montre que Pline ne cherche pas à approfondir la spécificité féminine ; il n'envisage le corps féminin que par référence à celui de l'homme, considéré par principe comme lui étant supérieur. Le ton gnomique de ses affirmations donne l'illusion d'une démarche scientifique, mais son discours n'a rien d'une démonstration. Il se contente de transmettre les postulats aritotéliciens. Le corps féminin n'est valorisé que pour son aptitude à procréer. Mais dans la foule de recettes qu'il propose pour favoriser cette fonction reproductrice, la femme elle-même disparaît au profit de l'organe procréateur. Pline nous montre des accouchements mais nous ne savons rien des accouchées. L'image de la femme que nous transmet l'*Histoire*

naturelle n'est pas propre à Pline ; elle n'est pas non plus un reflet de la réalité, mais plutôt de l'imaginaire collectif et d'un idéal que les mœurs du temps sont en train de mettre à mal. Pline est le témoin scandalisé de ce changement. Son œuvre condamne toute tentative des femmes pour conquérir une indépendance relative de leur corps et échapper au devoir social qui leur est imposé. Il n'a pas de mots assez durs pour blâmer la dépravation des aristocrates de son temps, et surtout celles de la dynastie impériale. Il ne cesse de se référer à un idéal de *simplicitas*, mais on sent que la réalité vient perpétuellement s'opposer à cet idéal. Il faut enfin signaler les précieux appendices dont l'auteur a doté son étude : *materia medica ad usum feminarum* (les substances sont classées par types d'usage), *indices* des produits cosmétiques et des femmes citées, glossaire des termes médicaux, des actes thérapeutiques et du travail de la *lanifica* (en français), ainsi qu'une bonne bibliographie, qui relève de domaines extrêmement variés.

Nicole Boëls-Janssen.

Maria Grazia Cavalca, *I grecismi nel Satyricon di Petronio* : Bologna (Edizioni e saggi universitari di filologia classica, n° 59), Pàtron, 2001, 264 pages.

Dans la vaste bibliographie qui ne cesse d'être consacrée au *Satyricon*, figurent plusieurs monographies relatives à la langue (Heraeus 1937. Dell'Era 1970. Petersmann 1977), au lexique (Swanson 1963. Alessio 1967), au grec (Salonius 1927), et aux parlers des personnages (Boyce 1991). Il n'existait pas encore d'étude d'ensemble, de quelque envergure, qui traitât spécifiquement des hellénismes ; ceux-ci sont pourtant particulièrement nombreux, et caractéristiques de l'œuvre. Une telle synthèse, regroupant les acquis de multiples contributions de détail dispersées dans les études pétroniennes ou les recherches sur la langue et le lexique latins, et faisant le point des connaissances, était donc attendue. C'est dire si le présent ouvrage, d'une bonne information bibliographique et philologique, est le bienvenu.

Une introduction de dix-huit pages à caractère général, aborde quelques aspects de l'œuvre (cadre générique, réalisme, langue), et pose une rapide problématique sur les notions de bilinguisme et de niveaux de langue, tout en proposant un bref historique des différentes étapes de l'hellénisation de Rome. On aurait pu tout aussi bien envisager une mise en perspective du milieu économique et socio-culturel de la baie de Naples au I^er^ s. p.C., qui est celui dans lequel évoluent les personnages de Pétrone, et qui se caractérise par un métissage de races, de langues et de cultures, comme le montrent, entre autres indices, l'origine ethnique des personnages, l'onomastique (*Trimalchio*, *Serapa*, *Bargates* ...), la mention des trois bibliothèques de Trimalcion (*cf.* p. 45), ou encore un terme tel que *ambubaia* (qui n'a pas été envisagé). Le bilinguisme gréco-latin n'est que la partie la plus manifeste d'un multilinguisme qui affecte tout l'empire romain, et il ne se limite pas à de purs phénomènes d'emprunt lexical : la loterie mise en scène au chapitre 56,8, qui repose sur des équivalences lexicales interlinguistiques, tant au niveau des signifiants (σκέλος = *scelus*) que des signifiés (σκέλος = *perna*, 'jambon'), le montre bien.

Le corps de l'ouvrage (p. 25-183) est constitué d'un ensemble de rubriques lexicales présentées par ordre alphabétique, ce qui était le choix le plus pertinent, étant donné les difficultés de classification auxquelles on se heurte quand on est amené à traiter des hellénismes (*cf.* p. 18-19). On pouvait toutefois envisager, en préalable à cette présentation lexicographique, une réflexion typologique sur la

notion d'emprunt lexical et ses différentes réalisations : xénismes, emprunts (de première et deuxième générations), hybrides, calques, etc. (*cf.* Biville 1989 : *CILL* 15, 29-40). On ne peut pas mettre sur le même plan des emplois en mention, métalinguistique, tels que l'épithète incluse dans l'énoncé autonymique *quem 'monocnemon' appellant* (83,2), et des emplois en discours comme *laecasin dico* (42,2) ; des hapax (qu'il aurait été bon de signaler comme tels dans l'index) et des mots usuels ; des formes simplement translittérées du grec (*satyrion*, *chaos*), et des emprunts intégrés (*scopulus*, avec apophonie), fléchis à la latine, et devenus bases de dérivation pour des créations proprement latines (*balneum*, *-eator*, *-eatrix*). C'était aussi une manière de sélectionner le matériel lexical retenu.

La matière était très riche — il serait d'ailleurs intéressant de disposer de données chiffrées sur la part que représente l'élément grec dans le lexique de Pétrone —, et l'on comprend aisément que l'auteur ait dû procéder, ne serait-ce que pour satisfaire aux exigences de la collection, à une sélection, mais sans véritablement expliciter les raisons de ses choix (*cf.* p. 19 et 223). Des 400 termes cités dans l'index des pages 223-227, 183 ont été retenus pour être analysés sous forme de rubriques individuelles. On voit mal pourquoi certains termes, qui sont pourtant d'un emploi spécifique à Pétrone, n'ont pas davantage retenu l'attention, ainsi d'*antescholarius* (81,1) et de *cedra* (38,1), cités sous ces formes, alors que les manuscrits offrent *antescolanus* (*L*, *p*) et *credrae* (*H*) ; ou encore, de la variante masculine *amphitheater* (45,6) qui offre un emploi métonymique intéressant '(public de) l'amphithéâtre' ; l'hapax *aumatium* (frgt *ap.* Fulg.), 'recoin' ; *epigramma* (103,4), 'marque sur le front des esclaves fugitifs', et toute une série de termes qui sont directement en relation avec l'intrigue : *triclinium*, *tyrannus*, *nausea*, *scyphus* ; *theatrum*, *tragœdia*, *orchestra*, *chorus*, *pantomimus*, *Homeristae* ; *thesaurus*, *statera*, *pirata*, *machina* (74,13), 'estrade d'exposition des esclaves', etc. D'autres ne sont qu'indirectement et ponctuellement évoqués, alors qu'ils sont eux aussi en relation directe avec l'action, et caractéristiques de la société du Haut-Empire : *apophoreta*, *epidipnis*, *cordae et hepatia*, *matella* (45,8) en emploi métaphorique, l'hapax *odaria* (53,11), *periscelides*, les interjections *io* et *euge* (58,2-3, corrections). On constate aussi quelques absents : les hapax *burdubasta* (45,11), pour son second élément, et l'interjection *matauitatau* (62,9 ; *cf.*, outre Rogier 1983, Deroy 1988 et Roncali 1989) ; *capistrum* (47,8) et *ostrum* (119, v. 10), alors que sont consacrées des rubriques à *capis* et *ostreum*. On comprend que des emprunts anciens et intégrés tels que *lacrima*, 'larmes' — du rire indécent d'Ascylte (57,1) ou du déluge affecté de Quartilla (17,2) —, *leo* (signe du zodiaque en 35,3, emploi métaphorique en 44,15), *latro*, ou *turba*, soient passés sous silence — mais pourquoi eux, alors que sont retenus des dérivés latins sur base grecque tels que *gubernaculum* ou *prasinatus* ? On comprend aussi que les noms propres, majoritairement d'origine grecque, et qui auraient considérablement alourdi l'ouvrage, n'aient pas été traités, en dehors de quelques cas occasionnels et indirects tels que *Trimalchio*, *Pannychis* ou *Carpe* (n. 237 ; à ce propos, ajouter dans la bibliographie générale : F. Dupont, *Le plaisir et la loi : du 'Banquet' de Platon au 'Satiricon'*, Paris, Maspéro, 1977). Des mots tels que *Graeculus*, l'hapax *Graeculio* (76,10), révélateurs du milieu socio-culturel, ou *Hilaria* (61,4. 64,13), qui résume la thématique de la *Cena* et en scande le déroulement, étaient toutefois fondamentaux. On pouvait aussi envisager des mises en réseaux intéressantes entre appellatifs et noms propres, ainsi entre *ephebus*, *cinaedus*, *spatalocinaedus*, et *Ascyltos*, *Encolpos*, *Giton*, ainsi que *Ganymedes*, en emploi métaphorique (92,3). Inversement, la présence de certains termes, et par conséquent le postulat de leur origine grecque, peut surprendre, ainsi de *baca*, *cupressus*, *laserpiciarius*, *lilium*, *piper*, *rosa*, cités dans l'index, ou de *coleus*, *marmor*, *sterilicula*, *uauato* ('bébé', impres-

sif sonore à redoublement, bâti sur la base *ua-* de *uagire*), qui font l'objet de rubriques spécifiques. Pour répondre aux interrogations du lecteur, il aurait été bon de définir plus strictement la nature du matériel lexical sélectionné, ainsi que les critères de discrimination mis en œuvre.

Chacune des 183 rubriques retenues fait l'objet d'une étude systématique, claire et méthodique, en deux parties. Une première partie, informative, est traitée dans l'esprit du *Thesaurus* : elle fournit le lemme, le sens, l'étymologie, et l'histoire du mot. L'étymologie conditionne l'identification du mot comme hellénisme, ce qui ne va pas toujours de soi : certains mots restent rebelles à l'analyse, ainsi de *tangomenas* (p. 172). D'autres peuvent être confrontés à des étymologies multiples. L'auteur en général les passe en revue, sans toujours prendre fermement position sur l'hypothèse retenue, même lorsque l'étymologie est manifeste (comme pour *agaga* < *ἀγαγᾶς < ἀγωγᾶς, *apoculare* < ἀποχαλάω, *babaecali*, délocutif de ΒαΒαί et de καλῶς), ou peu probable : il est difficile d'envisager une adaptation d'une forme osque pour *agaga* (p 29) ou un intermédiaire étrusque pour *spintria* (p. 160). C'est parfois la formation du mot qui est problématique, parce que le grec n'offre pas le prototype direct : *scordalus* (p. 151-152) est un dérivé grec en -αλος, et non un composé latin en *-al(ere)* ; *cymbalistria* (p. 79) ne peut pas s'expliquer directement par κύμβαλον + suffixe *-tria* ; *elegidarion* (p. 82) représente un diminutif grec en -ᾰριον, et non un collectif latin en *-ārium* (il est à noter que les quantités vocaliques ne sont jamais données) ; il est difficile de voir dans *plussciae* (n. 369) un calque de πολύσοφος. Le lexique de Pétrone est souvent d'interprétation délicate, surtout dans le domaine des hellénismes, où l'on ne dispose pas toujours du prototype grec souhaité, et où l'on peut se demander qui, du grec ou du latin, est à l'origine du néologisme constaté.

La seconde partie de chaque rubrique, plus spécifique, généralement bien menée et bien informée, étudie les emplois du mot chez Pétrone, en le replaçant dans son contexte immédiat et dans l'interprétation générale de l'œuvre, par le recours à diverses clés de lecture. L'auteur ne précise pas l'édition qui lui a servi de référence, mais il semble que ce soit celle de I.C. Giardina et R. Cuccioli (Torino, 1995). Parmi les choix qui ont été faits, et qui privilégient en général les formes des manuscrits, se signalent plus particulièrement : *xerophagiae*, *H* (56,8) : *aecrophagiae* ; *Sathana*, *H* (58,7) : *Athana* ; *lelogismena*, correction de B. Marzullo 1983 pour *alogias meni*as, *H* : *alogas naenias* ; *pigiciaca*, *L* (140,5) : *pygesiaca*. Toutes ces rubriques se lisent avec intérêt et agrément. Elles témoignent d'une bonne connaissance de l'œuvre, de ses techniques d'écriture et de ses thèmes majeurs : thème du labyrinthe (p. 99), obsession de la fuite du temps et de la mort (p. 96, s.u. *horologium*), version dégradée du *locus amœnus*, s.u. *platanon* et *daphnon* (p. 138-140), symbolisme du couple *ephebus / philosophus* (p. 190), etc.

En conclusion (p. 185-193) est proposé un classement des hellénismes en trois catégories : les hellénismes (populaires et savants) encore sentis comme tels, les hellénismes techniques, et les hellénismes d'usage courant. Cette tripartition peut donner matière à discussion, tant par la typologie retenue que par les exemples cités à l'appui. Entre les 'vrais' hellénismes populaires (catégorie 1) et les hellénismes d'usage courant (catégorie 2), en particulier, la frontière est bien ténue, et il faudrait par ailleurs harmoniser, ne serait-ce que linguistiquement, la terminologie utilisée dans l'ensemble de l'ouvrage. Tout classement est difficile, et se heurte à la coexistence de paramètres multiples. Une riche bibliographie (p. 195-220) et une série d'index (p. 223-264) complètent cet ouvrage intéressant et utile, qui allie l'étude lexicologique à l'interprétation textuelle. Même si la voie des hellénismes du *Satyricon* reste encore ouverte sur diverses études, ponctuelles ou globales, du lexique comme du bilinguisme, avec la mise au point de M.-G. Cavalca, l'exégèse

pétronienne s'enrichit d'un ouvrage de référence, tout aussi utile pour l'interprétation de l'œuvre de Pétrone que pour l'approche de la langue et de la culture latines (ou plutôt 'gréco-latines') du I^er^ s. p.C.

Frédérique Biville.

The Cambridge Companion to Ovid, edited by Philip Hardie : Cambridge, Cambridge University Press, 2002, 408 pages, 1 index.

Beaucoup d'études critiques ont été récemment consacrées à Ovide. Ce livre de la collection *Cambridge Companions to Literature* se propose de faire, en quelque sorte, le point sur Ovide et sur son influence dans la littérature et les arts. Son ambition est double : fournir d'un côté tous les éléments essentiels à la compréhension de l'œuvre du poète dans le contexte de la littérature et de la culture latines ; de l'autre, proposer des exemples d'approches nouvelles susceptibles d'ouvrir des voies à la recherche future. Il s'adresse à la fois au lecteur cultivé qui souhaite s'informer et aux étudiants de Lettres Classiques.

Les vingt contributions rassemblées sont classées sous trois rubriques. La première, intitulée *Contexts and history*, regroupe quatre articles, respectivement consacrés aux rapports d'Ovide avec l'histoire littéraire antique (R. Tarrant), avec la littérature impériale de l'âge d'argent (P. Hardie), avec l'empire (T. Habinek) et avec les traditions du discours didactique (A. Schiesaro).

La seconde partie, *Themes and works*, est la plus étendue. Les articles qui la composent se proposent d'étudier l'œuvre d'Ovide sous différents points de vue : le genre élégiaque (S. Harrison), le sexe et la sexualité (A. Sharrock), le mythe (F. Graf), l'esthétique du paysage dans les *Métamorphoses* (S. Hinds), la métamorphose (A. Feldherr), les techniques narratives et la narratologie (A. Barchiesi), l'autorité politique et poétique dans les *Fastes* (C. Newlands), le genre épistolaire (D. Kennedy) et la poésie d'exil (G. Williams).

La troisième partie est consacrée à la réception. On y trouve des études sur les traductions anglaises d'Ovide (R. Lyne), sur l'œuvre du poète au Moyen Âge (J. Dimmick), à la Renaissance (C. Burrow) et au XX^e^ siècle (D. Kennedy), ainsi que sur l'amour et l'exil après Ovide (R. Lyne) et sur Ovide et l'art (C. Allen).

L'ensemble est ample et riche et il rendra de grands services en raison de la diversité des points de vue abordés, accompagnés chacun d'une petite bibliographie. Les lecteurs français regretteront néanmoins sa perspective quasi exclusivement anglo-saxonne.

Jacqueline Fabre-Serris.

Philip Hardie, *Ovid's Poetics of Illusion* : Cambridge, Cambridge University Press, 2002, 365 pages avec index.

Ce livre a pour point de départ l'idée que tout texte est marqué par une tension entre absence et présence et que ce sont les mots qui font naître chez le lecteur l'illusion d'un monde réel ou fictionnel. P. Hardie y étudie la « poétique de l'illusion » ovidienne comme une réponse à cette dialectique de l'absence et de la présence qui est au cœur de toute œuvre.

Son champ d'investigation, qui s'étend aux prédécesseurs d'Ovide (Lucrèce, Gallus, Virgile, Properce), englobe toute l'œuvre du poète, des *Amours* aux poésies

de l'exil. P. Hardie s'intéresse aussi à l'influence et à la réception d'Ovide, à la Renaissance (Pétrarque, Ben Johnson, Shakespeare) et au xx^e siècle (David Malouf et Christoph Ransmayr). Il consacre également un petit essai aux représentations de Pygmalion dans l'œuvre du peintre et sculpteur Jean-Léon Gérôme.

Son livre conjugue des approches critiques et théoriques conduites de points de vue très divers (poétique, esthétique, psychologie du désir, philosophie, religion et politique) et des études de détail subtiles et fouillées (en particulier sur les *Héroïdes* 18 et 19, 20 et 21 et sur les passages consacrés à Narcisse et à Pygmalion dans les *Métamorphoses*).

Les analyses de P. Hardie sont toujours ingénieuses et intéressantes (même si, dans le détail, on peut ne pas adhérer à toutes les interprétations proposées) ; aussi je recommande la lecture de cet ouvrage, qui s'inscrit dans le cadre du renouveau que connaissent depuis plusieurs années les études ovidiennes et auquel il apporte une contribution importante.

Jacqueline Fabre-Serris.

Texts, Ideas and the Classics. Scholarship, Theory and Classical Literature, edited by S.J. Harrison : Oxford, Oxford University Press, 2001, 330 pages, un index.

Ce livre collectif, issu d'un colloque qui s'est tenu à Oxford en 1997, vise à promouvoir l'idée qu'il faut, pour assurer la survie des études classiques, faire œuvrer ensemble, dans l'interprétation des textes, les savoirs traditionnels et les théories modernes.

Les contributions qu'il rassemble sont classées en cinq rubriques : *literary language*, *narrative*, *genre*, *historicism*, *reception/history of scholarship*. Chacune de ces rubriques est conçue selon le même modèle : une introduction générale, qui fait le point sur la question, et deux ou trois articles qui servent d'illustration.

Dans la première partie, où l'introduction due à Stephen Harrison est, en fait, une introduction générale au recueil, on trouve deux articles, l'un de Michael Silk : *Pindar meets Plato : Theory, Language, Value and The Classics*, l'autre de Jerzy Danielewicz : *Metatext and its Functions in Greek Lyric Poetry*. La seconde partie s'ouvre sur une présentation de l'histoire de la narratologie et de l'usage de ses catégories par Don Fowler. Elle est suivie d'un article de Stephen Harrison sur l'*ekphrasis* proleptique d'Homère à Virgile, d'une étude d'Irene de Jong sur l'analepse et la prolepse chez Hérodote et d'une lecture féministe de l'*Odyssée* proposée par Lillian Doherty. Après une introduction de Susanna Morton Braund, la troisième partie est constituée de réflexions d'Alessandro Barchiesi sur la notion de « Kreuzung der Gattungen » et de Marcus Wilson sur les *Lettres* de Sénèque relues dans une perspective générique. L'introduction de la quatrième partie, confiée à Simon Swain, est suivie de deux articles, l'un de John Moles : *A False Dilemna : Thucydides'* History *and Historicism* et l'autre de John Henderson sur le « Polybe » de Frank Walbank. La cinquième rubrique, introduite par Michael Reeve, comprend un article de Ingrid de Smet : *Giants on the Shoulders of Dwarfs ? Considerations on the Value of Renaissance and Early Modern Scholarship for Today's Classicists*, un article de Chris Stray sur les querelles entre savants : *Purity in Danger : The Contextual Life of Savants*, et un article de Peter Schmidt sur les études latines en Allemagne de 1933 à 1945.

L'intérêt de cet ouvrage tient autant à son projet qu'à la diversité des analyses qui le composent. Il incite non seulement à « travailler ensemble », titre de la conférence d'Oxford qui est à son origine, mais invite aussi, chacun, à réfléchir sur ses propres pratiques interprétatives.

Jacqueline Fabre-Serris.

Cultivating the Muse. Struggles for Power and Inspiration in Classical Literature, edited by Efrossini Spentzou and Don Fowler : Oxford, Oxford University Press, 2002, 312 pages, deux index.

Le point de départ de ce livre est une journée d'études, intitulée « Cultivating The Muse : Power, Desire and Inspiration in The Classical World », qui avait réuni, en 1996, à Oxford, cinq participants. Son succès a conduit Don Fowler et Efrossini Spentzou à décider de publier ces communications après avoir fait appel à d'autres chercheurs.

L'ensemble présenté ici comporte douze contributions, dont une introduction d'Efrossini Spentzou sur la « sécularisation des Muses ». La première section est consacrée à la Grèce. Les deux premiers articles portent sur Platon, hostile, on le sait, à la poésie qu'il bannit de sa cité idéale. Dans *Plato's Muses : The Goddesses that Endure*, Penelope Murray, dépassant cet antagonisme apparent, montre comment la philosophie peut être considérée comme la plus haute forme de *mousike*. Dans *The Envied Muse : Plato versus Homer*, Adriana Cavarero étudie la façon dont Platon rivalise avec les Muses homériques. Ismene Lada-Richards analyse la transformation des attributs et des fonctions de la Muse dans la tragédie. Dans l'article suivant, qui porte sur les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, Efrossini Spentzou propose de considérer Médée comme un paradigme de la Muse humaine, une métaphore de l'activité créatrice. Andrew Laird traite ensuite de l'autorité et du statut ontologique des Muses dans l'épopée.

Don Fowler, qui ouvre la section consacrée à Rome, étudie la poétique et la politique de l'inspiration dans la poésie latine, en l'envisageant sous la double perspective du « genre » et du « gender ». Les trois articles suivants, consacrés le premier à l'étude de l'ode 1, 22 d'Horace (Ronnie Ancona), le second à celle de l'élégie 4,5 de Properce (Micaela Janan), le troisième à Ovide (Alison Sharrock), poursuivent l'exploration des tensions entre « genre » et « gender » à travers les figures du poète et de la Muse. Gianpiero Rosati étudie, du point de vue des rapports entre la liberté du poète et le pouvoir politique, la représentation de la Muse chez Stace. Dans le dernier article, John Henderson propose de voir dans la *Copa* de l'*appendix Vergiliana* une autre figure de la Muse, qui célèbre la liberté de la poésie.

L'ensemble de ce recueil renouvelle, de façon intéressante, les images traditionnelles associées à l'inspiration, qui est ici étudiée du point de vue de sa capacité à susciter des débats sur le pouvoir, la connaissance, les rapports masculin/féminin, l'identité et le désir.

Jacqueline Fabre-Serris.

A. Mehl, *Römische Geschichtsschreibung. Grundlagen und Entwicklungen. Eine Einführung* : Stuttgart-Berlin-Köln, Kohlhammer, 2001, 232 pages.

L'auteur de cet ouvrage, Professeur d'histoire ancienne à l'Université de Halle-Wittenberg, se propose de dresser un panorama de l'historiographie romaine des origines à Zosime. Son exposé, qui s'appuie sur les études les plus récentes, ainsi que la bibliographie sélective proposée en fin de volume, sont censés être une simple introduction destinée à offrir des orientations pour de plus amples recherches.

Le livre présente plusieurs traits originaux. D'abord son public est explicitement désigné : A. Mehl, s'adresse à des étudiants en histoire ancienne et en philologie classique, et à leurs enseignants ; de fait, il se place avant tout sur le plan de l'utilité de l'historiographie pour l'historien, plus exactement pour l'historien des mentalités ; l'historiographie donne en effet une vue d'ensemble de la pensée romaine, au contraire des documents épigraphiques, archéologiques ou artistiques, trop ponctuels : « Historiographie ist (...) der Spiegel des Denkens einer Zeit in einer ferneren oder näheren Vergangenheit vermittelt von Interpretamenten ». Ensuite, contrairement à l'opinion parfois répandue selon laquelle l'historiographie, à Rome, n'aurait véritablement commencé qu'au I^er^ siècle av. J.-C., A. Mehl fait débuter, à juste titre, l'historiographie romaine à la fin du III^e^ siècle av. J.-C. : il consacre donc une part non négligeable, non seulement à l'importance de la tradition (chapitre 2, avec l'accent mis sur le rôle des milieux sénatoriaux dans l'élaboration et la mise en œuvre de cette tradition, l'autre source étant bien entendu l'hellénisation), mais aussi aux tout débuts de l'historiographie (chapitre 3 : ce que l'auteur appelle « annalistique ancienne » et qui correspond en fait à l'annalistique ancienne et moyenne). Enfin, dernière originalité, et elle est de taille, il prend également en considération, pour l'époque impériale, les auteurs de langue grecque du bassin méditerranéen oriental, dans la mesure où leurs œuvres ont pour sujet Rome et l'empire romain ; aux côtés de Tite-Live, Tacite, Orose ou Ammien Marcellin, on trouvera donc, placés sur le même plan, Denys d'Halicarnasse, Appien, Plutarque ou Procope ; selon A. Mehl, la pensée historique de l'empire romain a été moins fonction de l'origine linguistique des historiographes que de leur appartenance à la classe dirigeante de l'Empire.

Le plan de l'ouvrage, qui comprend huit chapitres, est chronologique, comme le laisse entendre le sous-titre « Grundlagen und Entwicklungen », exceptions faites du premier et du dernier chapitres. Le chapitre I est en effet consacré aux rapports entre la littérature antique et l'historiographie romaine, et aux fondements littéraires, sociaux, mentaux et intellectuels de ce type d'écrit. Quant au chapitre 8, il consiste en une conclusion sur la pensée historique à Rome. Les autres chapitres, divisés en sous-parties et ordonnés chronologiquement ou par thèmes, offrent à la fois des développements généraux et des monographies sur les grands auteurs et leurs œuvres. Pour chaque œuvre, A. Mehl, après avoir donné rapidement les éléments indispensables de la biographie de son auteur pour le replacer dans son époque, s'attache à donner le sujet, la structure, les caractères essentiels de l'ouvrage, ainsi que sa dépendance par rapport à d'autres œuvres historiques ; sont aussi systématiquement abordées les questions linguistiques et stylistiques, ainsi que la postérité du texte.

La présentation reste évidemment assez générale, eu égard au sujet. Le volume ne contient pas moins des remarques souvent pertinentes. Il s'achève sur un tableau chronologique de l'histoire politique de Rome (p. 209-210) et une bibliographie d'une douzaine de pages, qui, quoique sélective, n'en est pas moins fort utile et correspond parfaitement aux intentions exprimées par l'auteur dans son introduc-

tion. On y trouve effectivement une liste assez complète des éditions, traductions (en plusieurs langues) et commentaires récents des œuvres historiographiques évoquées dans le volume proprement dit ; on s'étonnera sans doute de n'y trouver l'édition de la C.U.F. que très épisodiquement, sans qu'on sache quels sont les critères retenus pour privilégier certaines éditions plutôt que d'autres. La bibliographie offre par ailleurs l'essentiel des titres les plus récents correspondant aux différents chapitres de l'ouvrage. On aurait sans doute pu souhaiter y voir figurer quelques titres supplémentaires ; l'ouvrage d'E. Cizek, *Histoire et historiens dans l'Antiquité*, Lyon, 1995, était attendu au même titre que celui de D. Flach, *Römische Geschichtsschreibung*, mentionné p. 215, car traitant du même type de sujet ; on aurait également aimé voir cités quelques livres un peu plus anciens, comme celui de J.-M. André-A. Hus, *L'histoire à Rome*, Paris, 1974 (rubrique 1.3) ou T.J. Luce, *Livy. The Composition of His History*, Princeton, 1977 (rubrique 5).

Au total donc, un ouvrage utile, qui trouvera parfaitement sa place aux côtés de ceux de d'E. Cizek ou D. Flach. Il donne à l'histoire de l'historiographie romaine un éclairage original, et par là complémentaire de celui de ses prédécesseurs, notamment à cause de la place qui est accordée aux écrivains de langue grecque de l'époque impériale.

Martine Chassignet.

D. Millet-Gerard, *Le chant initiatique. Esthétique et spiritualité de la bucolique* : Genève, Editions Ad Solem, 2000, 346 pages.

Ce beau livre a un titre révélateur. Il se propose d'étudier la bucolique comme « paysage médité », et non comme histoire littéraire stricte, encore moins exclusivement antique. C'est pourquoi il part de Virgile et de ses multiples interprétations, pour rappeler au long des âges la réception des *Bucoliques* virgiliennes. Il y privilégie certaines lectures : Prudence, le napolitain Sannazaro (1457-1530) en ses *Eclogae piscatoriae* et son *De partu Verginis*, Garcilaso de la Vega (1503-1536), témoin privilégié de la renaissance italiennne en des *Eglogas* qui seront à l'origine du roman pastoral espagnol et de certaines inspirations de Jean de la Croix, puis Chénier (1762-1794) marquant de la syllabe grecque *Bouk.* cent onze feuillets de poèmes qu'éditera bien plus tard Hérédia, ensuite Maurice de Guérin composant sans doute vers 1835 *Le Centaure* et *La Bacchante*, enfin F. Jammes et Valéry.

Ce sont ces œuvres surtout que D. Millet-Gerard analyse en une série de dix chapitres, au nombre égal aux Bucoliques virgiliennes. Mais leur sujet est thématique, même s'il s'inspire de l'ordre virgilien. Ainsi le deuxième chapitre s'interroge-t-il sur le *locus amoenus*, en commentant Virgile d'abord, puis Prudence, Habert (1582), Chénier. De l'analyse très fine des textes découle une réflexion synthétique, faisant apparaître le *locus amoenus* comme idéal certes, mais aussi comme inquiétant, car lié à la mort. Et en cela il est « miroir de poésie ».

Après le troisième chapitre sur le chant amoebée, consacré à la troisième *Bucolique* virgilienne, la composition méthodique (analyse des textes, synthèse) se poursuit. Le chapitre sur l'églogue marine va ainsi du simple rivage chez Virgile aux paysages de Naples chez Sannazaro, au marais poitevin chez Rapin, à la jeune Tarentine de Chénier, aux voyages de Robinson chez Jammes, pour définir la bucolique comme « genre qui se regarde ». Le chapitre suivant sur la bucolique généthliaque et l'églogue de la nativité, part de la quatrième *Bucolique* et de ses multiples interprétations, pour lui adjoindre Sannazaro et Jammes. Deux chapitres vont alors évoquer la mort et sa transfiguration dans la *Bucolique* : ils soulignent le

« discours intime » que le style bas donne au poème, ainsi que sa liaison avec les différentes mystiques, chrétiennes, dionysiaques et orphiques. Beau prélude à une réflexion sur l'amour et l'*otium* : de l'errance à l'ombre créatrice, D. Millet-Gerard invite à contempler Guérin, Valéry et Chénier avant que son ultime chapitre ne dise, d'un mot splendide repris à Jammes, le « chant des choses ».

Au total un très beau livre, qui sait aussi être pédagogique en citant et traduisant tous les textes qu'il évoque. On pourrait bien sûr regretter que certaines bucoliques, comme la sixième ou la huitième, aient été peu évoquées, que la bibliographie sur Virgile méconnaisse des études récentes. Ce sont là des détails. Car il s'agit d'un livre rare, osant dire et démontrer au fil des pages que la littérature européenne ne saurait se comprendre sans ses sources antiques, et qu'une vraie lecture est plus qu'érudition : méditation.

Jeanne Dion

Jean-Christophe Jolivet, *Allusion et fiction épistolaire dans les* Héroïdes — *Recherches sur l'intertextualité ovidienne* : Rome, Collection de l'Ecole Française de Rome, 289, 2001, X + 356 pages.

Travailler sur les *Héroïdes*, porte à se pencher sur les foisonnants phénomènes d'intertextualité qui président à l'écriture seconde pratiquée par Ovide, dès lors qu'il a prêté le calame à des héroïnes dont les modèles lui étaient fournis par toute une tradition mythique, illustrée dans la littérature grecque et latine. Déjà dans *Scribentis imago*, paru en 2000, L. Landolfi, s'attachant à cerner les visages qu'Ovide a donnés à chacune de ces épistolières, était conduit à s'interroger sur le remaniement des avant-textes. Avec ce livre, issu d'une thèse soutenue en 1994, J.-C. Jolivet s'est efforcé plus systématiquement d'éclaircir maints jeux subtils de l'art allusif ovidien qui, suivant le goût alexandrin pour les données érudites, devaient évoquer, à l'esprit de lecteurs instruits, des œuvres ou des versions légendaires, sans forcément en adopter le scénario exact. Avec une grande clarté dans l'exposé ainsi qu'une extrême minutie, en faisant preuve d'une science approfondie tout en évitant une surcharge de renvois bibliographiques, J.-C. Jolivet mène une enquête serrée, examine chaque détail pour traquer les indices qui permettent d'accéder au filigrane du texte.

Dans ses trois premiers chapitres, il privilégie les *Héroïdes* 5, 13 puis 9, parce que moins souvent explorées. Son principe de recherche consiste à présumer qu'Ovide, avec sa culture approfondie et son approche de poète savant, tenait à mobiliser les variantes disponibles des mythes dont il s'est appliqué à offrir un discret aperçu, affleurant derrière la teneur explicite du texte et accessible au public avisé qui était le sien.

Il faut avouer que, parfois, la ténuité des jalons relevés laisse perplexe ; elle suppose chez le lecteur antique une étonnante perspicacité comme une vigilance de tous les instants, qui recoupent la méticuleuse observation d'un chercheur moderne. Ainsi, quand J.-C. Jolivet discerne, dans la lettre d'Œnone à Pâris (*H.* 5), derrière la naïveté rancunière de la nymphe, une sourde menace évoquant une version légendaire, présente chez Parthénios notamment, où elle se venge de son abandon par l'intermédiaire de Corythos, le fils qu'elle a eu de Pâris. Pour asseoir son diagnostic, il parle d'une « trace diffuse » (p. 51), qu'accrédite le faisceau de présomptions glanées au fil de l'étude. Il s'agirait alors d'un repérage en creux, où, en l'absence d'indications explicites, une certaine tonalité du discours doit suffire à

orienter la lecture. Plus convaincante me paraît être la leçon tirée d'une claire indication du texte, qui permet de rapprocher la figure littéraire de Cassandre et celle de l'épistolière : le poète évoquerait indirectement les capacités oraculaires que certaines traditions prêtaient à Œnone, faisant d'elle, en *H.* 5, par l'ironie du sort, une « prophétesse aveuglée ».

Fort stimulante me semble aussi la démonstration d'une parenté entre l'organisation de la treizième *Héroïde*, rédigée par Laodamie, et l'intrigue du *Protésilas*, pièce perdue d'Euripide, mais dont l'allure générale peut être reconstituée : l'hypothèse qui place le moment où Laodamie écrit à son époux juste après la mort de celui-ci, qu'elle ignore encore, et peu avant d'être rejointe par son fantôme, montre comment la lettre fait ressortir l'ironie dramatique inhérente à la situation ; du reste, portant sur l'économie de l'intrigue, elle n'exige pas comme justificatif le repérage de corrélations ponctuelles.

La démarche de J.-C. Jolivet acquiert une pleine force de persuasion quand elle concerne les rapports globaux entre le scénario d'une œuvre antérieure et les circonstances indiquées dans une *Héroïde*. Il en va ainsi pour l'excellent exposé qu'il fournit des relations que la neuvième *Héroïde*, écrite par Déjanire pour Hercule, entretient avec les *Trachiniennes* de Sophocle, modèle déjà bien connu comme tel mais jamais encore envisagé de manière systématique. Il démontre qu'Ovide, en plaçant le moment où la missive est rédigée après l'envoi de la tunique fatale, donne à l'œuvre le statut d'une interpolation par rapport à la tragédie grecque et programme de ce fait une relecture de la pièce orientée par les propos que tient Déjanire et la figure qu'elle reçoit.

Dès lors, il ne faut pas chercher dans ce personnage un affadissement élégiaque du rôle tragique : hantée par le ressentiment et son attachement aux valeurs héroïques, elle désavoue par avance l'autoglorification d'Hercule à la fin des *Trachiniennes*, en mettant l'accent sur l'aspect le moins glorieux de ses aventures, son *seruitium amoris* envers Omphale qui, paradoxalement, relie la thématique proprement élégiaque au héros invincible, terrassé par une femme. En somme, ce statut de la lettre, que l'on pourrait définir, en s'appuyant sur les catégories de G. Genette, comme une paralepse intertextuelle, la rend à la fois complémentaire de la tragédie et capable de projeter sur elle un éclairage nouveau.

Certes, chaque formule de *H.* 9 ne saurait livrer une allusion particulière à tel aspect de la tragédie, même si plusieurs détails sont évoqués. A cet égard, je soulignerais volontiers l'autonomie que la lettre acquiert par rapport à son avant-texte grâce à des effets d'ironie anticipatrice qui échappent forcément à la conscience de Déjanire, puisque très tôt, la missive comporte des formules qui annoncent le trépas d'Hercule : si l'attente de son catastérisme, au v. 17, peut se justifier par une confiance dans le glorieux destin du héros, les termes du v. 23, qui, en soulignant l'idée d'un achèvement, suggèrent nettement la mort en train de s'accomplir (*desinis*, *ultima*, en contraste avec sa naissance), ne correspondent guère à ce que l'héroïne est censée croire à ce moment (la tunique serait un philtre amoureux). Il y a là un jeu du poète sur un savoir intertextuel qui outrepasse celui de l'épistolière, selon un « duo » discursif dont J.-C. Jolivet analyse brillamment le principe dans son quatrième chapitre, en montrant grâce à d'autres exemples, dont il serait trop long de retracer les développements, que les implications de l'art allusif n'agissent pas seulement sur le sens pris par les propos des personnages, mais peuvent renvoyer à l'instance discursive du poète, introduisant ainsi un dédoublement calculé, un décalage humoristique, propre à relativiser le pathos de l'héroïne sans pourtant l'annuler. Il conclut à juste titre que toute lecture qui se voudrait exclusivement psychologisante serait peu pertinente, étant d'avance rendue problématique par la composition même des *Héroïdes*.

Cependant, rechercher dans cette œuvre une prolifération de données allusives presque imperceptibles fait courir le risque d'exagérer la place d'une érudition illimitée mais clandestine, que partageraient le poète et son public, au détriment des similitudes beaucoup plus manifestes qui, à travers les procédés de la *uariatio*, construisent entre les lettres fictives, mais aussi avec bien d'autres œuvres, tout un réseau d'interférences déjà répertoriées pour la plupart, sans que leurs contrecoups sémantiques aient toujours été interrogés dans toute leur complexité. De fait, la poétique d'Ovide privilégie avec constance, des *Amours* jusqu'aux poèmes d'exil, les jeux d'une récriture fondée sur la multiplication d'échos et de recoupements aisément détectables, souvent même flagrants.

Bref, une approche systématisée comme l'est celle de J.-C. Jolivet a le mérite de produire une lecture à la loupe, qui débouche sur d'indéniables résultats, mais elle ne va pas sans poser de redoutables problèmes méthodologiques. Car parfois, on peut se demander si la subtilité dont il crédite à maintes reprises les effets allusifs de détail, programmés selon lui par le poète, ne découle pas de sa propre virtuosité analytique et du fait qu'il observe le texte à partir de documents diversifiés dont il s'applique à retrouver les données transposées. Ainsi, en *H.* 13, l'*omen* que constitue au v. 86 le trébuchement de Protésilas quand il franchit le seuil de sa demeure est-il diagnostiqué comme une fine allusion, par antiphrase, aux qualités proverbiales de rapidité à la course qu'une partie de la tradition attribuait au héros : pourquoi donc en ce cas l'écrivain n'a-t-il pas fourni de véritable indice, d'autant plus qu'une nette ressemblance avec un vers de Tibulle oriente la lecture vers une autre piste ? Doit-on ainsi annexer à l'art allusif chaque éventualité d'une association d'idées ? D'ailleurs, la portée ironique de l'événement n'exige pas ce repérage problématique : il suffit du contraste entre la sortie ratée du héros et l'élan qui, d'avance inscrit dans son nom, va lui être fatal.

En somme, on a quelquefois le sentiment que J.-C. Jolivet n'a pas échappé à la tentation d'établir une équivalence entre la tradition disponible et le bagage allusif que met en œuvre le poète. Et cette quête obstinée des origines opère en quelque sorte une relance hypertrophiée de la critique des sources, comme si une œuvre littéraire devait jusque dans ses moindres détails renvoyer non seulement à un modèle identifiable, mais encore à une pluralité de données antérieures.

Dès lors, on peut regretter qu'une discussion générale sur les questions théoriques ne vienne qu'au seuil du quatrième chapitre et demeure assez brève. Il aurait été utile d'esquisser au plus tôt les critères d'une ligne de partage entre le retour d'éléments qui appartiennent au fonds commun de la tradition mythique ou poétique et la reprise de versions spécifiques requérant un repérage et une interprétation par les lecteurs. Certes, même un cliché ou un *topos* est susceptible de s'intégrer dans une démarche de récriture concertée, s'il se connecte à d'autres recoupements qui lui donnent une fonction contextuelle particulière. Encore faut-il qu'un véritable trajet de lecture soit permis par des jalons qui établissent des liens précis avec divers passages du texte convoqué.

Un problème connexe advient quant à l'interprétabilité du procédé allusif, puisqu'il est censé répondre à une intention, selon un mécanisme d'encodage puis de décodage. Pour chaque recoupement, le diagnostic s'effectue donc en différenciant une « allusion consciente » d'une simple « réminiscence » ou même d'une rencontre fortuite. Le critique se risque alors dans une reconstitution problématique de la volonté qui a guidé l'écrivain, des réactions qu'il a prévues dans son public, surtout lorsque le repérage s'appuie sur des présomptions plutôt que sur des indices perceptibles. A cet égard, une phrase de J.-C. Jolivet me semble révélatrice des apories auxquelles peut se heurter une telle méthode : « L'allusion se

distingue par son caractère énigmatique ou implicite, au point que la présence d'une allusion dans un texte ne s'avère pas toujours démontrable » (p. 194).

La prudence exige, à mon avis, de passer par la mise en évidence et la description de structures indiscutables, communes à plusieurs textes, d'éléments et de configurations analogues, dont on peut ensuite interroger la signification, sans avoir à postuler un éventuel vouloir-dire enfoui. Telle me semble être la vertu du concept d'intertextualité, dont la critique moderne a fait un large emploi sans toujours en suivre les implications : écarter au départ le dilemme entre fortuit et concerté, comme non pertinent pour l'observation des rapports effectifs entre les écrits eux-mêmes, quitte ensuite à réintroduire ces notions pour mieux cerner la pratique d'écriture qui est à l'œuvre (reprise générique, citation, parodie...).

À ces réserves près, le livre de J.-C. Jolivet s'avère fort utile pour approfondir encore notre connaissance des *Héroïdes* dans leur complexité sémantique et discursive. Il contient quelques hypothèses fortes, dont les trois derniers chapitres développent les implications, telle que la généralisation du mécanisme de la paralepse intertextuelle à chaque lettre. Dès lors, assumant le rôle d'une pseudo-interpolation, qui viendrait fictivement compléter une œuvre-source bien connue, le discours des épistolières bénéficie d'une espèce d'autorité naturelle pour exercer l'adoxographie, introduire dans la légende des variantes rares ou inédites, transformer l'image même, l'*ethos* des personnages héroïques. Encore ne faut-il pas, je crois, sous-estimer la part de la distanciation, empêchant que cet éclairage indirect de l'œuvre-source ne s'accrédite autrement que comme un jeu, qui se déploie de pair avec celui des multiples intéractions entre les pièces du recueil. A cet égard, il est piquant de découvrir, comme J.-C. Jolivet le fait apparaître avec brio dans son dernier chapitre, portant sur l'économie du recueil, que l'échange épistolaire de Pâris et d'Hélène (*H.* 16 et 17) vient combler une ellipse dans le récit d'Œnone, en *H.* 5, et rejoue ainsi, à l'intérieur de l'œuvre, un type de rapport qui advient régulièrement avec les œuvres-sources.

Je n'aurai garde de terminer sans saluer la précision du plan et la limpidité de chaque développement, qui rendent cet ouvrage d'un maniement commode, ainsi que l'heureuse initiative d'annexes où sont fournies les versions légendaires les moins aisément accessibles parmi celles auxquelles est confrontée la leçon ovidienne. Le sérieux de la documentation suffit pour excuser l'auteur de n'avoir pas dépouillé, comme il le reconnaît lui-même dans son Avertissement, la bibliographie considérable parue depuis l'achèvement de sa recherche. On regrettera toutefois qu'il n'ait pas effectué quelques sondages, pour tenir compte notamment de commentaires récents, comme ceux de S. Casali sur *H.* 9 et de J. Reeson sur *H.* 11, 13 et 14, sans parler de l'ouvrage de L. Landolfi, dont certaines conclusions recoupent les siennes, quand il analyse en *H.* 13, 63 sq. le renvoi allusif d'Ovide aux débats de l'exégèse homérique relative au meurtrier de Protésilas.

Gilles Tronchet